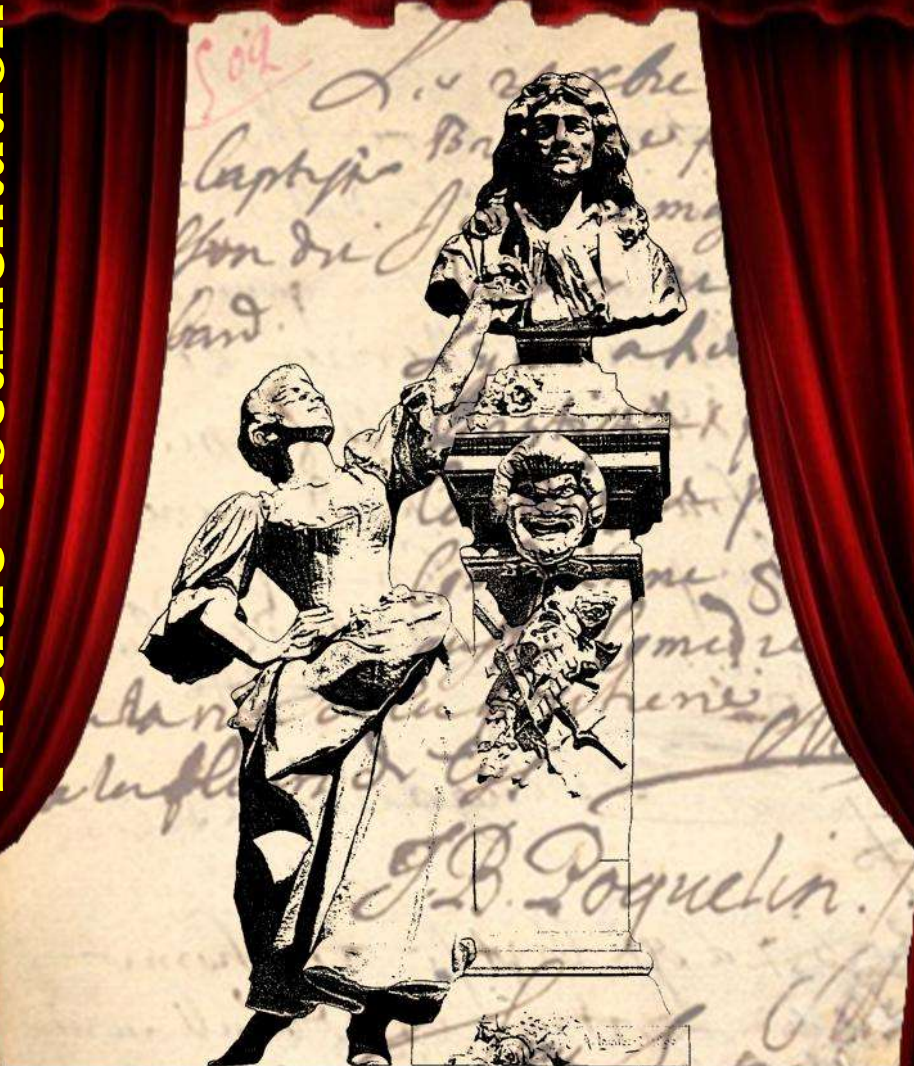




Louis DE BOISSY

Théâtre-documentation



Le Médecin par occasion



Louis DE BOISSY

1694-1754



Le Médecin par occasion



LE MÉDECIN PAR OCCASION

Comédie en cinq actes et en vers.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la rue des Fossés Saint-Germain, le 12 mars 1745.

Personnages

MONTVAL, *Officier, cru Médecin sous le nom de M. Bromps*

LE BARON

LA MARQUISE, *sa Sœur, Veuve*

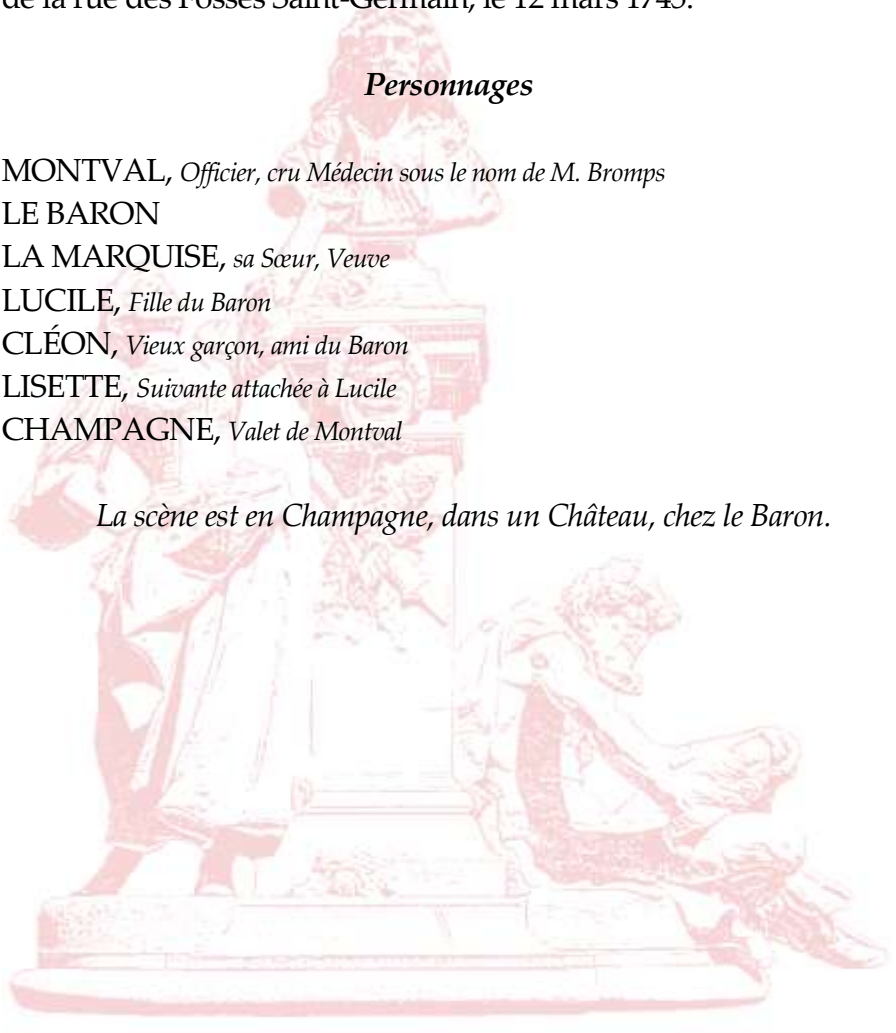
LUCILE, *Fille du Baron*

CLÉON, *Vieux garçon, ami du Baron*

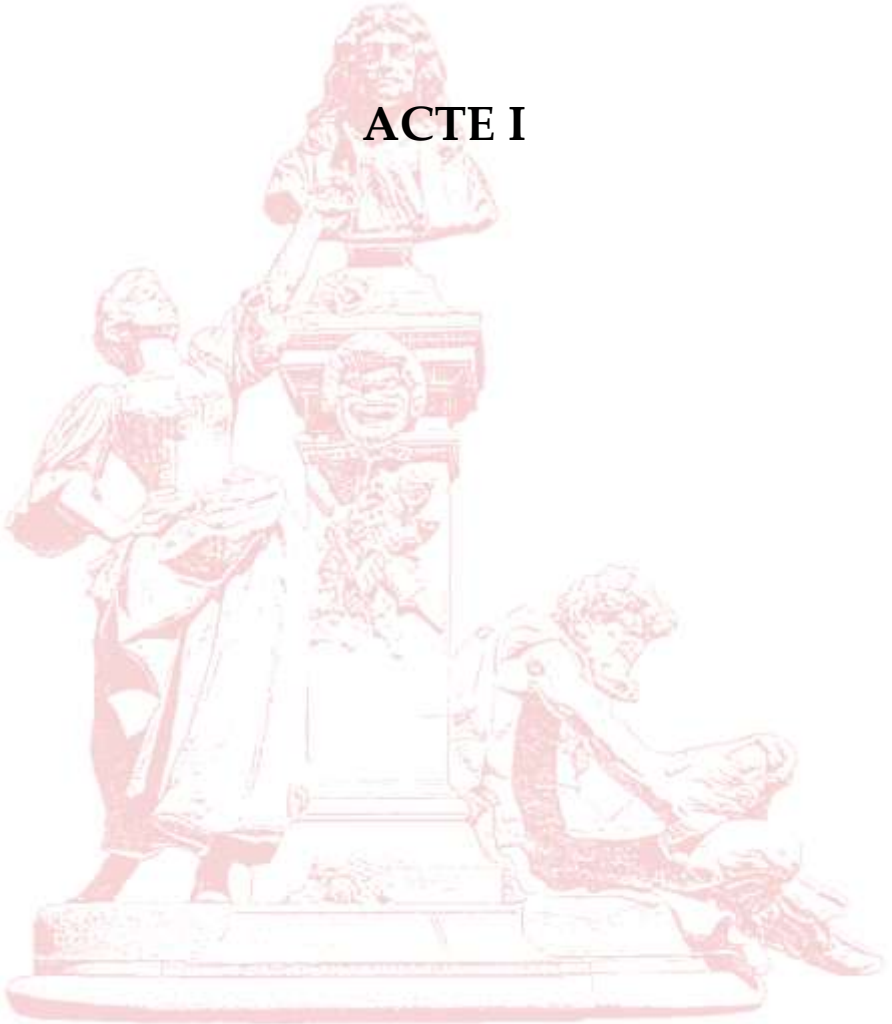
LISETTE, *Suivante attachée à Lucile*

CHAMPAGNE, *Valet de Montval*

La scène est en Champagne, dans un Château, chez le Baron.



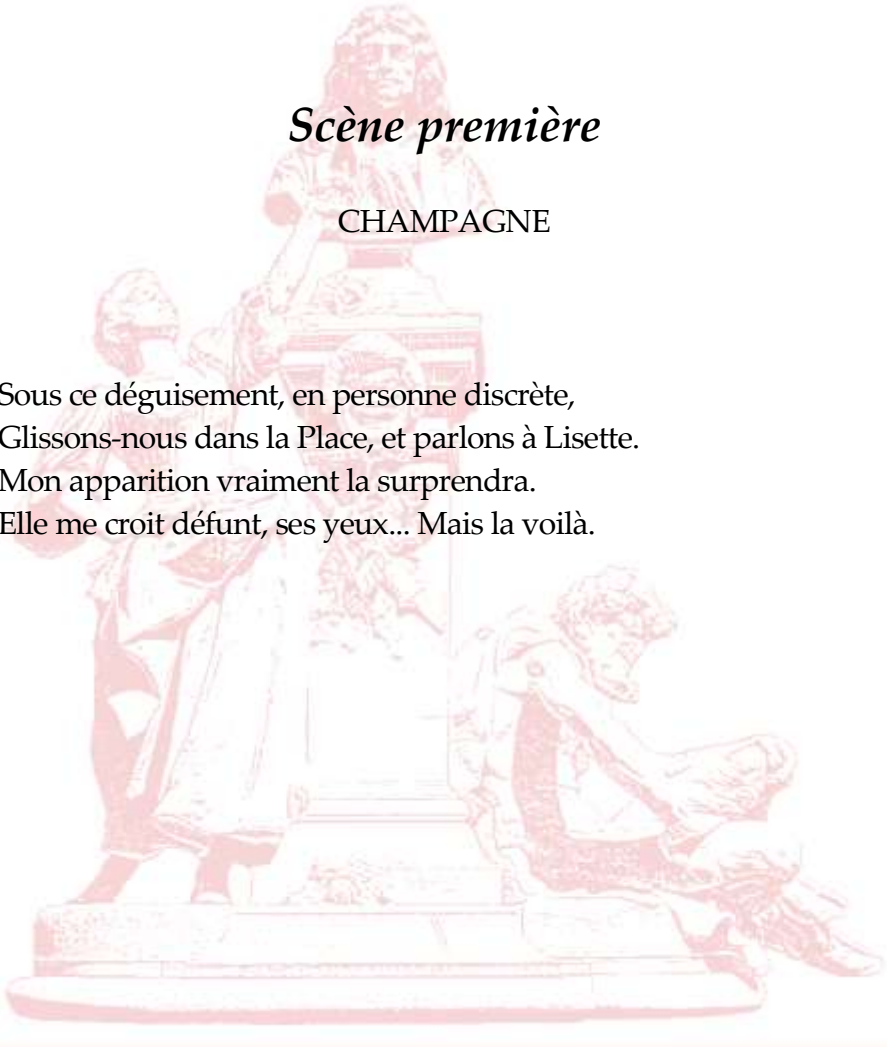
ACTE I



Scène première

CHAMPAGNE

Sous ce déguisement, en personne discrète,
Glissons-nous dans la Place, et parlons à Lisette.
Mon apparition vraiment la surprendra.
Elle me croit défunt, ses yeux... Mais la voilà.





Scène II

CHAMPAGNE, LISETTE

LISETTE.

Dites-moi, s'il vous plaît, mon ami, qui vous êtes,
Pour entrer librement ici comme vous faites ?

CHAMPAGNE.

Ce droit-là m'est acquis, je vends sous le manteau
Tout ce qui dans Paris s'imprime de nouveau.
Je sais qu'à la campagne, on en est très avide,
Pour combattre l'ennui qui souvent y réside,
Je vais de Bourg en Bourg, tout en me promenant,
Moins pour mon intérêt que pour l'amusement
Des gens d'esprit qui sont éloignés de la Ville,
Toujours, à juste prix, j'aime à leur être utile.

LISETTE, *à part.*

Rien n'est plus obligeant. Plus je le vois de près
Et plus ce drôle-là me rappelle les traits...

CHAMPAGNE.

Tout bas que dites-vous ?

LISETTE.

Ma surprise est extrême,

LE MÉDECIN PAR OCCASION

C'est la voix de Champagne.

CHAMPAGNE.

Et c'est aussi lui-même.

LISETTE.

Tu n'es donc pas mort ?

CHAMPAGNE.

Non, puisque je suis ici.

Je dois en être cru, quand je te parle ainsi.

Je reviens tout exprès pour essuyer tes larmes.

J'ai quitté sans retour le tumulte des armes,

Pour prendre le parti des Belles-Lettres.

LISETTE.

Toi !

CHAMPAGNE.

J'ai l'honneur d'y tenir par mon illustre emploi.

LISETTE.

Oui, comme le souffleur tient à la Comédie.

CHAMPAGNE.

Mon cher Maître, en mourant, m'a légué son génie,

En dépit des Pandours.

LISETTE.

Ils l'ont donc égorgé ?

CHAMPAGNE.

J'ai trompé seul leur rage et ne l'ai point vengé.

LISETTE.

Jeune, plein de mérite, il est bien regrettable.

Lucile, qui l'adore, en est inconsolable.

Elle est, depuis six mois, qu'elle le sait péri,

Occupée à pleurer cet Amant si chéri.

La douleur qui l'accable est d'autant plus cruelle,

LOUIS DE BOISSY

Que son secret n'est su que de moi seule et d'elle.

CHAMPAGNE.

Je la plains.

LISETTE.

Ce trépas entraînera le sien.

L'amour que j'ai pour elle est l'unique lien

Qui peut me retenir dans cette solitude,

Je lui préférerais le couvent le plus rude.

On rit, on voit du moins des hommes au parloir,

Mais tout est morne ici du matin jusqu'au soir.

Ses parents, en un mot, deviennent si bizarres,

Que j'aimerais autant servir chez les Tartares.

Sa Tante, qui s'écoute, est malade en santé.

Elle ressent toujours quelque incommodité.

Aujourd'hui, c'est la tête, et demain, la poitrine.

Mais son mal est au fonds, l'ennui qui la domine.

Elle hait la campagne et chérit le plaisir.

CHAMPAGNE.

Son Père ?

LISETTE.

C'est un homme étrange à définir.

Il était autrefois prévenant, doux, affable.

Il est présentement noir, brusque, inabordable.

Je ne sais quel démon lui travaille l'esprit,

Mais depuis quatre mois, tous les jours il maigrit.

Sa Sœur n'y conçoit rien, et du mal qui le mine,

Les Médecins eux-mêmes ignorent l'origine.

Il est vrai qu'en Province, ils sont très ignorants.

Et Madame tout haut s'en plaint depuis longtemps.

LE MÉDECIN PAR OCCASION

Vive ceux de Paris, dont je l'entends sans cesse,
Vanter le grand savoir avec la politesse.

CHAMPAGNE.

Oui, vraiment, ces messieurs sont jolis maintenant ;
S'ils dépêchent le monde : Oh ! c'est en badinant.

Je ne m'étonne plus que tout Paris en use.

Leur art tue, il est vrai ; mais leur jargon amuse.

J'entrevois cependant, sans être Médecin,

Ce qui peut de ton Maître exciter le chagrin.

Plusieurs Procès perdus ont épuisé sa bourse ;

Et voilà, de son mal la véritable source.

LISETTE.

En ce cas, son état n'est pas désespéré.

Par son ami Cléon, il sera réparé.

Aux Indes, il a fait une fortune immense.

Il est même en chemin pour revenir en France.

CHAMPAGNE.

J'entends du bruit, on ouvre, et j'en frémis d'effroi.

LISETTE.

Ah ! C'est Monsieur qui vient, je tremble plus que toi.

CHAMPAGNE.

Où me cacher ? Où fuir ?

LISETTE.

Je ne sais, je suis morte.

De sa chambre aujourd'hui pourquoi faut-il qu'il sorte ?



Scène III

LE BARON, LISETTE, CHAMPAGNE

LE BARON, *au fond du Théâtre.*

Oui, ma Sœur a raison, c'est trop vivre enterré.
La solitude aigrit le mal qui me consume.

LISETTE.

Mais son regard n'est pas si noir que de coutume.

LE BARON.

La lecture des Vers ne sert qu'à le nourrir.
Évitons désormais ce dangereux plaisir,
Et partons pour la chasse, afin de me distraire.
Profitons du beau jour.

LISETTE.

Il ne saurait mieux faire.

LE BARON.

Allons.

CHAMPAGNE.

Ah ! Plût au Ciel, y fusses-tu déjà !

LE BARON, *apercevant Champagne.*

Que demande cet homme à qui tu parles là ?
À quel titre, chez moi, vient-il de s'introduire ?

LE MÉDECIN PAR OCCASION

CHAMPAGNE.

Le désir de vous plaire est le seul qui m'attire.
Si des écrits du temps vous êtes amateur,
Monsieur, j'en suis fourni.

LE BARON.

Vous êtes Colporteur ?

CHAMPAGNE.

J'ai cette gloire-là.

LE BARON.

Vous osez me le dire ?

CHAMPAGNE.

Je croyais que les Vers...

LE BARON.

Non, je n'en veux plus lire.

CHAMPAGNE.

J'en ai pourtant de beaux et qu'on approuve fort.

LE BARON.

Ce drôle est séduisant.

CHAMPAGNE.

Pour commencer d'abord,

Voulez-vous du permis ?

LE BARON.

Oui, lui seul peut me plaire.

L'esprit qui fait rougir excite ma colère.

CHAMPAGNE.

J'ai là de quoi choisir.

LE BARON.

Je cède malgré moi.

Montrez-moi tous les Vers qu'on a faits pour le Roi.

CHAMPAGNE.

Monsieur, voici du tout un volume très ample.

LOUIS DE BOISSY

LE BARON.

Grand Dieu ! quelle brochure ! ah ! plus je la contemple,
Plus j'admire en secret son énorme grosseur.

CHAMPAGNE.

On doit la respecter ; c'est l'ouvrage du cœur.

LISETTE.

Ainsi que vous, Monsieur, je demeure étonné.

CHAMPAGNE.

Ce ne sont là pourtant que les Vers de l'année.

LISETTE.

Comme ils ont donné !

LE BARON.

Trop.

LISETTE.

Ils sont comme les vins.

Plus ils sont abondants, Monsieur, moins ils sont fins.

CHAMPAGNE.

Oh ! la fécondité toujours est un mérite.

LE BARON.

C'est plutôt dans les Vers un défaut qui m'irrite.

LISETTE.

Dès qu'ils parlent du Roi, je les trouve tous bons.

CHAMPAGNE.

Dans nos rimeurs français ils prouvent dans le fonds

L'abondance du zèle.

LE BARON.

Ou plutôt leur disette.

Tout le monde est Auteur, personne n'est Poète.

Et je voudrais, morbleu, qu'un Édit dans Paris

Eût arrêté d'abord ce déluge d'écrits.

À part.

LE MÉDECIN PAR OCCASION

J'en parle par dépit, et j'en crève de rage.

CHAMPAGNE.

La rigueur est trop grande.

LE BARON.

Elle est juste, elle est sage.

CHAMPAGNE.

Monsieur...

LE BARON.

Retirez-vous avec votre recueil.

De ma porte jamais ne regardez le seuil.

À part.

Avec plus de fureur mon chagrin se rallume...

CHAMPAGNE, *à part.*

Il est fou...

LE BARON.

Revenez. Le prix de ce Volume ?

CHAMPAGNE.

Six francs, Monsieur.

LE BARON.

Donnez, puisqu'il faut tout avoir ;

Je l'achète six fois plus qu'il ne peut valoir.

Rentrons vite, je brûle et frémis de le lire.

LISETTE.

Le voilà retombé dans son premier délire.



Scène IV

LE BARON, LA MARQUISE, CHAMPAGNE,
LISETTE

LA MARQUISE.

Tout est prêt pour la chasse, il est temps de partir.

LE BARON.

Non, je rentre chez moi pour ne plus en sortir.

LA MARQUISE.

D'où naît ce changement ?

LE BARON.

Je ne rends point de compte.

LA MARQUISE.

Mais c'est pour redoubler l'ennui qui vous surmonte.

Votre Sœur est en droit de vous représenter...

LE BARON.

Adieu. Tous les discours ne font que m'irriter ;

Et quiconque viendra, je n'y suis pour personne.

Tout le monde est compris dans l'ordre que je donne.



Scène V

LA MARQUISE, LISETTE, CHAMPAGNE, *caché*

LA MARQUISE.

Je ne puis rien comprendre à ce mal singulier.
Je ne sais plus enfin quel remède essayer.
Si j'étais à Paris, je serais à la source
Mais dans ce lieu désert, je n'ai nulle ressource.
Il était cependant plus calme ce matin.
Parle, qui peut avoir réveillé son chagrin ?
Le sais-tu ?

LISETTE.

Comme vous, Madame, je l'ignore.

LA MARQUISE.

Pour surcroît de douleur, pour m'accabler encore,
Ma Nièce est languissante, et cache aussi son mal.
Tout sert à m'affliger, Lisette, en général.
Ma santé s'affaiblit presque à chaque quart d'heure.
Pour peu que cela dure, il faudra que j'en meure.
Quand on a le cœur bon, qu'on a des sentiments,
Le mal d'autrui nous tue, on ne vit pas longtemps.

LOUIS DE BOISSY

LISETTE.

Parlez-moi des gens durs, il faut qu'on les assomme.
Vous avez, par malheur, l'âme d'un honnête homme.
Le retour de Cléon vous guérira tous trois.

LA MARQUISE.

Qu'il tarde à revenir ? Tu sais depuis un mois
Que je l'attends, Lisette, avec impatience.
J'ai mis, dans son appui, toute ma confiance.

LISETTE.

Le chemin de la mer n'est pas toujours aisé.

LA MARQUISE.

Lucile cette nuit a-t-elle reposé ?

LISETTE.

Point du tout, nous avons pleuré de compagnie.
Longtemps après l'aurore elle s'est assoupie.

LA MARQUISE.

J'ai trois maux à la fois ; ses tourments inconnus,
Elle tousse.

Le chagrin du Baron, et ma toux par-dessus.
N'as-tu pas pénétré le sujet de sa peine ?

LISETTE.

Jusqu'ici ma recherche a toujours été vaine.

LA MARQUISE.

Je voudrais le savoir pour y remédier.
Près d'elle, de ce pas, je vais tout employer.
Mon amour tour à tour va du Père à la Fille.
Et, sans l'être, je sens en mère de Famille.

Elle s'en va.



Scène VI

CHAMPAGNE, LISETTE

CHAMPAGNE.

Nous pouvons à présent sortir de notre coin.
Ton Maître extravagant, que j'aime à voir de loin,
Fait bien de s'enfermer, il mérite de l'être.
Quel diable de travers ! on n'y peut rien connaître,
Passe encor pour la Tante, elle a le cœur fort bon,
Et même de l'esprit au défaut de raison.

LISETTE.

Elle est folle parfois, mais lorsqu'elle s'égare,
Elle a, dans une Femme, une qualité rare,
C'est de l'apercevoir, d'en convenir d'abord,
Et dans le même temps de réparer son tort.

CHAMPAGNE.

Il est grand, il est beau de manquer de la sorte.
Ne s'écarter jamais est d'une âme moins forte.

LISETTE.

On pourrait te surprendre. Adieu, retire-toi.
Tu n'as plus rien à dire.

LOUIS DE BOISSY

CHAMPAGNE, *l'arrêtant.*

Attends, pardonne-moi.

Il faut auparavant que je te désabuse.

Mon récit était faux, je te demande excuse.

Mon Maître n'est pas mort.

LISETTE.

Pourquoi me l'avoir dit ?

CHAMPAGNE.

C'est par son ordre exprès, pour être mieux instruit,

Pour voir si sa mémoire à Lucile était chère,

Et s'il était pleuré d'une façon sincère.

LISETTE.

Tu n'en dois plus douter présentement.

CHAMPAGNE.

D'accord.

Aussi vais-je te faire un fidèle rapport

Dans un détachement, Monsieur lit des merveilles,

Moi-même à deux Goujats j'ai coupé les oreilles.

Tout pliait devant nous, lorsqu'un revers fatal

Renversa, par malheur, mon Maître de cheval.

L'ennemi, sans vouloir disputer la victoire,

Se saisit du butin et nous laissa la gloire,

Nous revenons vainqueurs, mais pâles et défaits ;

Toujours plus amoureux et plus gueux que jamais.

LISETTE.

Pour ma chère Maîtresse, ah ! la bonne nouvelle !

Quelle sera sa joie ! elle serait mortelle,

Si je l'en instruisais sans nul ménagement.

Je la dois à ce coup préparer sagement.

Mais parles, en quel endroit, as-tu laissé ton Maître.

LE MÉDECIN PAR OCCASION

CHAMPAGNE.

Dans la Forêt voisine. Avant que de paraître.
Il détache les siens en chef judicieux.
Je suis venu pour lui reconnaître les lieux.
Pour tromper les regards, j'ai pris cet équipage.

LISETTE.

Tu t'acquittes fort bien d'un pareil personnage.

CHAMPAGNE.

Mais je n'y suis pas neuf, et j'ai servi deux ans
Un Libraire chez qui j'ai poli mes talents.
Ils ont avec succès paru même au spectacle,
Où j'ai crié souvent. Zaire, Inès, l'Oracle.
Mon capitaine après a broché sur le tout ;
Il fait des Vers lui-même, et m'a formé le goût.
De son bonheur présent, je cours vite l'instruire.

LISETTE.

Attends, mon embarras est, comment l'introduire.
Je voudrais réussir sans que l'on en sût rien.
Tout bien examiné, je n'y vois qu'un moyen.
Il a beaucoup d'esprit, et je suis informée,
Qu'il sait infiniment pour un homme d'Armée.

CHAMPAGNE.

Il est riche en mérite, en science, en talent ;
Bref, nous avons de tout, excepté de l'argent.

LISETTE.

Je vais dire à Madame, elle y sera trompée,
Qu'il est un Médecin de Paris.

CHAMPAGNE.

Et d'épée.

LOUIS DE BOISSY

LISETTE.

Ils peuvent la porter en Campagne.

CHAMPAGNE.

À la Cour,

À la Ville, plus d'un l'arbore chaque jour,

Il est même par là digne qu'on le préfère.

On meurt avec honneur des mains d'un Militaire.

LISETTE.

Ton Maître, sous ce nom, sera reçu des mieux :

Tout le monde a besoin de son aide en ces lieux.

La Tante est vaporeuse, et le Père hypocondre.

Pour le mal de la Fille, oh ! j'ose bien répondre,

Que personne ne peut le guérir mieux que lui.

Il n'a qu'à se montrer devant elle aujourd'hui,

Il sera dissipé par sa seule présence,

Ce coup établira d'abord la confiance.

C'est le grand point, tous deux se verront sans danger.

Son amour à loisir pourra tout ménager.

Ses traits sont inconnus à toute la Famille ;

Et, par un grand bonheur, il n'a vu que la Fille.

Quand j'étais avec elle en un Cloître éloigné.

CHAMPAGNE.

Je l'ai dans ce Couvent vingt fois accompagné.

LISETTE.

Je vais, pour un Docteur l'annoncer à Madame,

Et de Lucile après, je disposerai l'âme.

CHAMPAGNE.

Sa Tante a donc beaucoup d'autorité céans ?

LISETTE.

Oui, vraiment, la Marquise est Veuve et sans Enfants.

LE MÉDECIN PAR OCCASION

C'est elle qui soutient la maison de son Frère,
Et que ton Maître ici doit gagner la première.
Va, cours le prévenir sur son emploi nouveau.

Elle rentre.



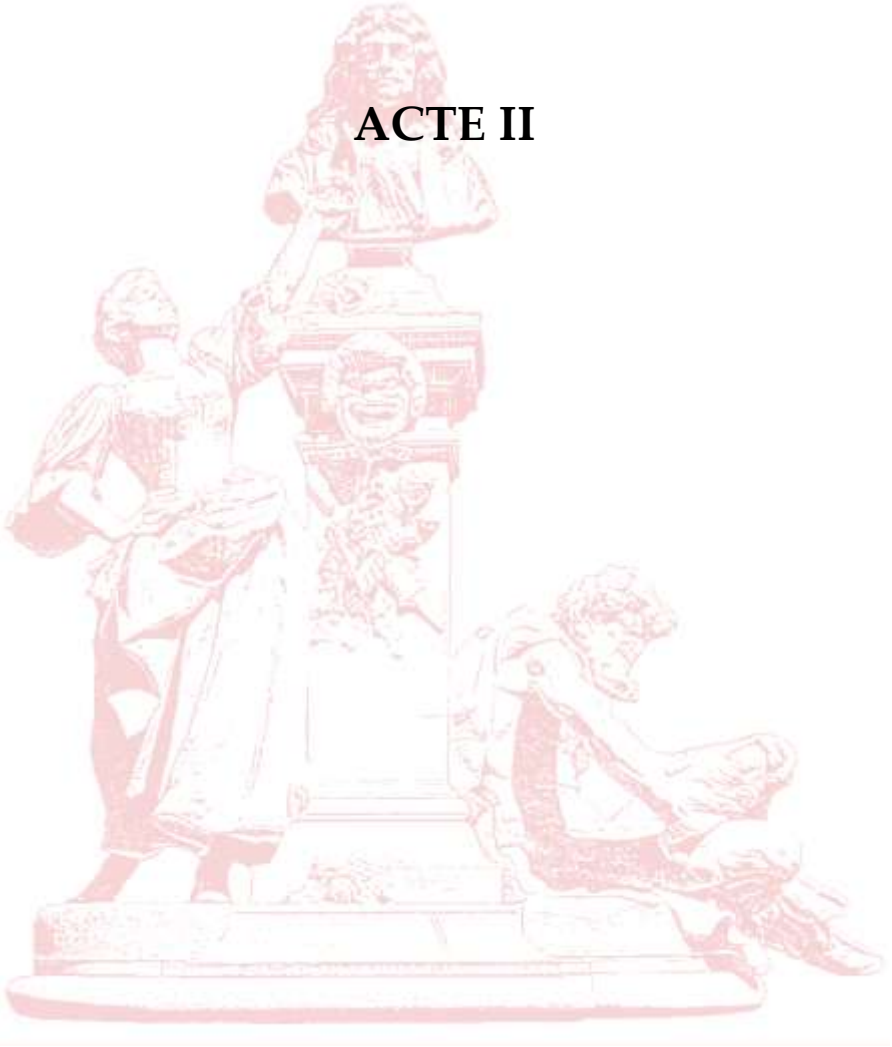


Scène VII

CHAMPAGNE

Nous serons installés bientôt dans ce Château.
Quand un Amant est pauvre, il a besoin de ruse ;
L'esprit est sa ressource, et l'amour son excuse.

ACTE II





Scène première

MONTVAL, CHAMPAGNE

MONTVAL.

Jamais Valet ne fut plus impatientant.

CHAMPAGNE.

Que votre amour est prompt !

MONTVAL.

Et que ton zèle est lent !

Si je n'étais venu, tu m'aurais fait attendre,
Jusqu'au soir dans le Bois.

CHAMPAGNE.

Avant que de m'y rendre,

J'ai cru, pour vous servir, devoir m'instruire au long.

MONTVAL.

Eh bien ! parles, as-tu vu Lisette ? Réponds donc.

CHAMPAGNE.

Oui, c'est elle qui m'a retenu plus d'une heure.

MONTVAL.

Que fait Lucile ? Dis ?

CHAMPAGNE.

Nuit et jour elle pleure

LE MÉDECIN PAR OCCASION

Depuis qu'elle vous croit descendu chez les morts.

MONTVAL.

Je ne puis, à ces mots, retenir mes transports.

Le bruit de mon trépas est payé de ses larmes.

Que ce discours, Champagne, est pour moi plein de charmes !

Regretté de Lucile, honoré de ses pleurs,

Ah ! j'oublie, ou plutôt je bénis mes malheurs ;

Et je cours...

CHAMPAGNE.

Modérez cette ardeur trop bouillante.

À sa Tante, avant tout, il faut qu'on vous présente,

Décoré, qui plus est ; du nom de Médecin.

MONTVAL.

Tu te moques de moi.

CHAMPAGNE.

Non, rien n'est plus certain.

Ce n'est qu'à la faveur de ce nom respectable,

Que vous pouvez entrer dans ce fort redoutable ;

Et tromper les regards des parents soupçonneux.

Un Amant sans fortune est un monstre pour eux.

Son mérite ne sert qu'à redoubler leur crainte.

MONTVAL.

Je ne puis me résoudre à cette indigne feinte,

Et ma délicatesse...

CHAMPAGNE.

Oh ! pour la ménager

Prenez la qualité d'un illustre étranger,

Qui pour son plaisir seul, et par goût pour la France

Exerce dans Paris cette utile science.

Cela vous donnera, Monsieur, un grand vernis,

LOUIS DE BOISSY

Et vous ne pouvez voir Lucile qu'à ce prix.

MONTVAL.

Il faut donc malgré moi vaincre ma répugnance.

CHAMPAGNE.

Préparez-vous, voilà sa Tante qui s'avance.

Lisette la conduit ?

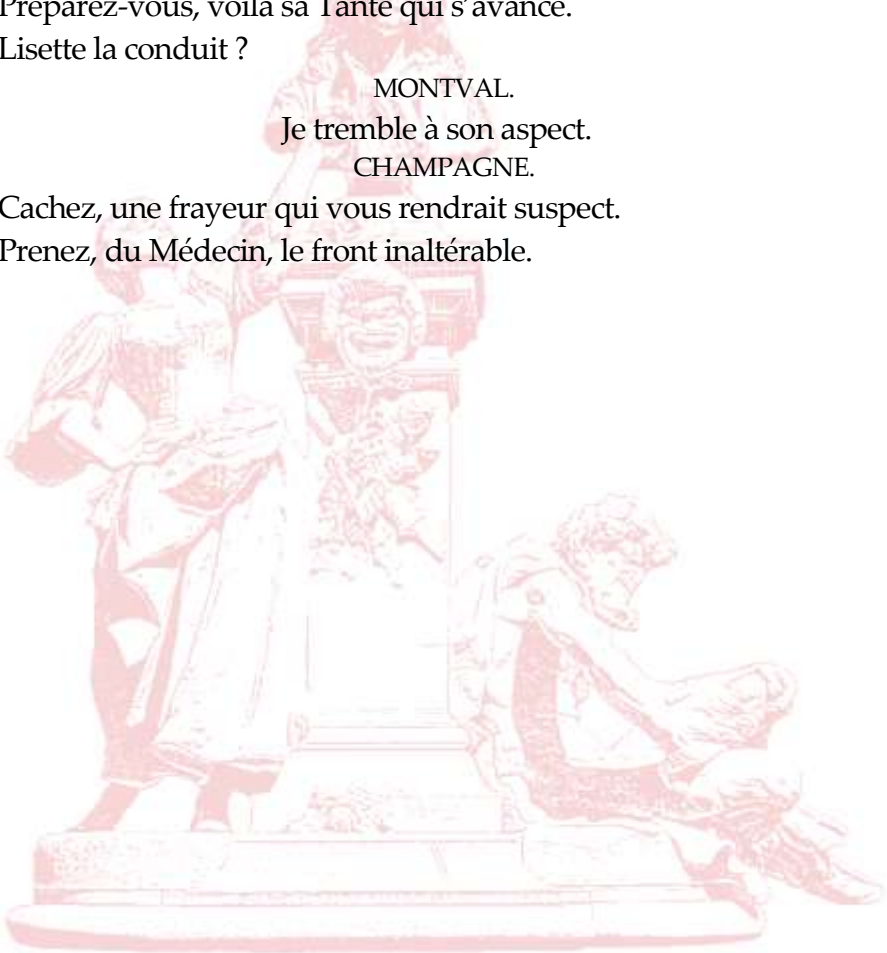
MONTVAL.

Je tremble à son aspect.

CHAMPAGNE.

Cachez, une frayeur qui vous rendrait suspect.

Prenez, du Médecin, le front inaltérable.





Scène II

MONTVAL, LA MARQUISE, CHAMPAGNE,
LISETTE

LISETTE, *montrant Montval.*

Madame, le voilà.

LA MARQUISE.

Lisette, il est aimable,
Et l'œil en sa faveur est d'abord prévenu ;
Mais il a l'air bien jeune.

LISETTE.

Il en est plus couru.

LA MARQUISE, *à Montval.*

Monsieur est de Paris ?

MONTVAL.

Non, Madame.

CHAMPAGNE.

Mon Maître

Est un Noble Prussien, et Berlin l'a vu naître.
Mais il aime Paris par inclination,
Et parle bon Français. Sa réputation
S'établit tous les jours surtout parmi les femmes.

LOUIS DE BOISSY

On l'appelle à la Cour le Médecin des Dames.

MONTVAL.

Je n'exerce cet art que dans un cas pressant.

CHAMPAGNE.

Il guérit sans remède.

LISETTE.

Et sans prendre d'argent.

CHAMPAGNE, *bas à Lisette.*

Cet article est de trop. Nous n'avons pas le double.

LA MARQUISE.

C'est agir noblement. Mon estime redouble.

J'attends tout de votre art, et j'implore vos soins,

Mais je vous veux, Monsieur, consulter, sans témoins.

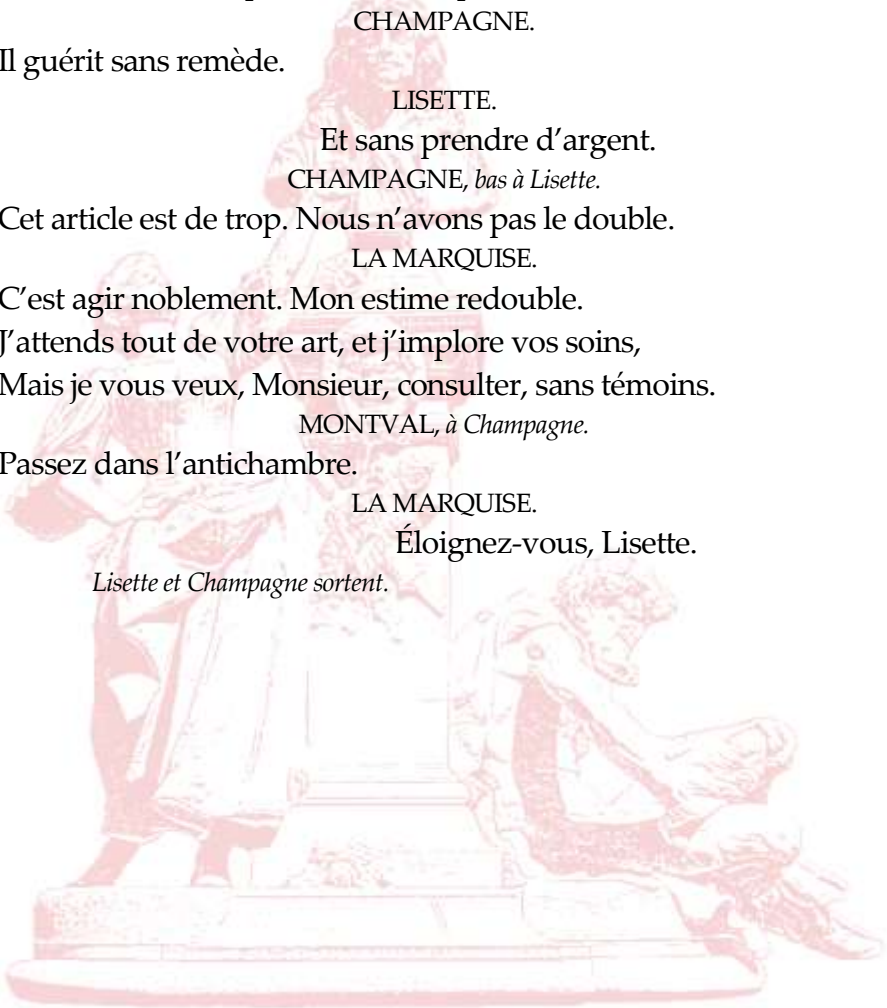
MONTVAL, *à Champagne.*

Passez dans l'antichambre.

LA MARQUISE.

Éloignez-vous, Lisette.

Lisette et Champagne sortent.





Scène III

LA MARQUISE, MONTVAL

LA MARQUISE.

Rien n'est égal, Monsieur, à ma peine secrète.

MONTVAL.

Madame me paraît délicate à l'excès.

LA MARQUISE.

Oui, je le suis au point qu'on ne le fut jamais.

Car un rien m'incommode, et deux fois la semaine,

J'ai sans compter ma toux, une horrible migraine,

Et des maux d'estomac qui m'attaquent le cœur.

L'anéantissement succède à la douleur.

Je suis dans des états si fâcheux et si rudes,

Des malaises si grands, et des inquiétudes ;

Oh ! Pour les concevoir, il faut les ressentir ;

Et ce sont de ces maux qu'on ne peut définir.

MONTVAL.

Le vôtre tient beaucoup de la vapeur, Madame.

Quand ce poison subtil s'est glissé dans une âme,

La dissipation peut seule l'en ôter,

LOUIS DE BOISSY

Tous les autres secours ne font que l'irriter.
Quels sont vos goûts ? le Jeu, les Fêtes, la Musique ?

LA MARQUISE.

Oui.

MONTVAL.

Suivez tour à tour le plaisir qui vous pique,
N'en épuisez aucun, mais effleurez-les tous.

LA MARQUISE.

Avec un Médecin aussi charmant que vous,
On est flatté, Monsieur, ravi d'être malade.

MONTVAL.

Sans doute vous aimez aussi la promenade ?

LA MARQUISE.

Fort, quand le jour est beau, que le monde est brillant.

MONTVAL.

La danse ?

LA MARQUISE.

À la fureur.

MONTVAL.

La Table ?

LA MARQUISE.

Infiniment.

MONTVAL.

Le spectacle ?

LA MARQUISE.

Beaucoup. Surtout la Tragédie.

MONTVAL.

Volez vite à Paris, et vous serez guérie,
Son séjour est pour vous une nécessité,
Ses plaisirs variés vous rendront la santé,
Pourvu qu'incessamment l'un à l'autre succède.

LE MÉDECIN PAR OCCASION

LA MARQUISE.

Ah ! Monsieur, je le sens, il n'est que ce remède ;
Et personne, avant vous, n'avait connu mon mal.
L'air de Paris pour moi vaut mieux que l'air natal.
Que ne puis-je demain suivre voire Ordonnance ?
Mais un destin fatal fixe ici ma présence.
J'aime beaucoup mon frère, et ma nièce encor plus.
Par leur état présent mes pas sont retenus.
Tous deux sont consumés d'une langueur obscure,
On en peut d'autant moins pénétrer la nature,
Qu'ils ne rompent jamais un silence fatal.

MONTVAL.

Mais leur tristesse a-t-elle un caractère égal ?

LA MARQUISE.

Non, elle est différente, autant qu'elle est profonde.
La douleur de mon frère est noire, et toujours gronde.
Le chagrin de ma Nièce est plus attendrissant.
S'il éclate à nos yeux, ce n'est qu'en gémissant.
Dans son abattement, elle a même des charmes.
On se sent jusqu'au cœur pénétré de ses larmes.

MONTVAL.

Le seul récit, sur moi, produit le même effet.
J'ai peine à retenir les miennes en secret.
J'ai, quoique Médecin, l'âme infiniment tendre.
Mais pour vous consoler, je veux bien vous apprendre,
Que déjà je démêle, et suis prêt à saisir
La cause de son mal.

LA MARQUISE.

Pourriez-vous l'en guérir ?

LOUIS DE BOISSY

MONTVAL.

J'y compte, je puis même en faire la promesse,
Pourvu que vos bontés secondent mon adresse
Madame, c'est de là que dépend le succès.
Me le promettez-vous ?

LA MARQUISE.

Oui, je vous le promets.

MONTVAL.

Je n'en répons au moins que sur votre parole.
Tenez-la bien ; mon art ne sera pas frivole.

LA MARQUISE.

Je donnerais mon sang pour conserver ses jours.
Parlez, que faut-il faire, et quel est le secours ?

MONTVAL.

Madame il n'est pas temps encor de vous le dire.
Je dois auparavant la voir seule et m'instruire.
Par ses propres discours si j'ai bien rencontré.
Par ses regards encor je veux être éclairé ;
Et pour rendre aujourd'hui sa guérison plus sûre,
Je veux sur sa présence asseoir ma conjecture.

LA MARQUISE.

Je vous ménagerai près d'elle un entretien.
Eh ! mon frère, Monsieur, vous ne m'en dites rien ?
Ce silence m'alarme et fait mourir ma joie.

MONTVAL.

Pour en raisonner juste, il faut que je le voie.

LA MARQUISE.

C'est la difficulté. Sa chambre est comme un fort.
Qu'on ne peut pénétrer par art, ni par effort.
Vous êtes Étranger. Sur ce titre peut-être.

LE MÉDECIN PAR OCCASION

Il sera moins sauvage, et voudra vous connaître.
Il a beaucoup d'égards à cette qualité.
Tout ce qui vient de loin est par lui respecté.
Ce passeport lui seul peut vous ouvrir sa porte.

MONTVAL.

Que fait-il donc tout seul ; renfermé de la sorte ?

LA MARQUISE.

Mais les trois quarts du temps il lit dans ses accès,
Il brouille du papier, qu'il met en pièce après.
Tantôt il est plongé dans une léthargie,
Et tantôt on dirait qu'il entre en frénésie.
Il menace tout haut, puis tout bas il se plaint.

MONTVAL.

À juger par ces traits, je le croirais atteint
D'un mal contagieux qui court fort cette année.
Si chez lui cette fièvre est bien enracinée,
Je la tiens incurable.

LA MARQUISE.

Ah ! Que dites-vous là ?

MONTVAL.

Soyez moins alarmée. On vit avec cela,
Ce poison répandu vient de la Capitale.

LA MARQUISE.

Eh ! Comment nommez-vous cette fièvre fatale ?

MONTVAL.

C'est la Métromanie.

LA MARQUISE.

Ah ! Quel nom effrayant !

Il me fait frissonner.

LOUIS DE BOISSY

MONTVAL.

On l'appelle autrement

La fureur de rimer, dont la France est saisie
Depuis sept ou huit mois tout Paris versifie.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas là son mal. J'aurais moins de frayeur.

MONTVAL.

N'a-t-il pas pour les Vers une certaine ardeur ?

LA MARQUISE.

Oui, mais s'il en faisait, j'en saurais quelque chose
Et je n'ai jamais vu de lui ni Vers ni Prose.
Un Auteur se trahit. S'il travaille en secret,
Il lit l'Ouvrage au moins à quelque ami discret.
Mais, pour mon frère, il garde un silence modeste.

MONTVAL.

Qu'est-ce donc qu'il écrit ?

LA MARQUISE.

Je ne sais, rien ne reste.

Nul vestige, nul trait de ce qu'il fait chez lui.
Plus que ma Nièce encore il m'étonne aujourd'hui.
Arrachez l'un et l'autre à leur mélancolie,
Une Sœur, une Tante ici vous en supplie,
C'est à leur salut seul que j'attache le mien,
Dès qu'ils seront guéris, je me porterai bien.



Scène IV

LA MARQUISE, MONTVAL, LISETTE

LISETTE.

Madame, en ce moment, grande, grande nouvelle.
Si je vous interromps pardonnez à mon zèle.
Cléon, de l'Amérique, est enfin de retour.
Et vous l'allez revoir avant la fin du jour.
Vous n'en douterez plus, en lisant cette Lettre,
Un Courrier vous l'apporte.

LA MARQUISE, à Montval.

Ah ! Daignez me permettre,
De l'ouvrir devant vous, Monsieur, et de la voir.
C'est un ami parfait, son retour fait l'espoir
De toute ma Maison : voilà son caractère.
Je reconnais les traits d'une main aussi chère,

Elle lit.

J'arrive enfin, Madame, et ma première attention est de vous en donner avis. Je pars de Marseille en même temps que ma Lettre, je vous prie de ne pas la lire au Baron votre frère, je veux avoir le plaisir de le surprendre. Est-il aussi triste qu'il l'était quand je suis parti ? Pour moi, je suis

toujours gai à mon ordinaire, et je reviens exprès pour dissiper son chagrin et pour partager ma fortune avec lui. Eh ! Ma petite femme ; comment se porte-t-elle ?

Elle s'interrompt.

C'est ma Nièce, Monsieur, qu'il appelait ainsi,
Lucile avait dix ans, quand il partit d'ici.
S'il savait son état, sa douleur serait vive.

LISETTE.

Monsieur l'en tirera.

MONTVAL.

Même avant qu'il arrive.

LA MARQUISE *reprënd.*

Eh ! ma petite femme, comment se porte-t-elle ? il me tarde de la voir et de l'embrasser. Elle doit être à présent une beauté parfaite. Elle ne me reconnaîtra pas depuis dix ans qu'elle ne m'a vu. Plus j'approche, et plus mon amitié s'augmente pour elle.

Après avoir lu.

Mon frère, pour le coup, va dérider son front.
Et ma Nièce rompra son silence profond.
Cléon, en arrivant, va les rendre accessibles,
Il vous en coûtera des efforts moins pénibles.
Vous pourrez, grâce à lui, leur parler et les voir,
Je vais tout ordonner pour le bien recevoir.
D'un devoir si pressant, il faut que je m'acquitte ;
Et vous m'excuserez, Monsieur, si je vous quitte.
Je reviendrai bientôt. Lisette, en attendant
Vous conduirez Monsieur dans mon appartement.
Il s'y reposera.



Scène V

MONTVAL, LISETTE

LISETTE.

Votre début m'enchanté.

La marquise, de vous, me paraît très contente.

Vous voilà Médecin.

MONTVAL.

Oui, par occasion,

Lisette, ou si tu veux par conversation.

LISETTE.

Eh ! l'est-on autrement ? Soyez, avec souplesse
Flatteur près de la Tante, et tendre avec la Nièce,
Grave devant le Frère, et vous ferez du bruit.

MONTVAL.

Un autre soin, Lisette, occupe mon esprit.

Quel est donc ce Cléon ? cet ami de ton Maître ?

LISETTE.

C'est un homme, Monsieur, excellent à connaître.

Riche, sur le retour, garçon et sans parents,

Il fait cas de l'esprit, il chérit les talents ;

Et dès qu'il vous verra, je gagerais ma vie

LOUIS DE BOISSY

Qu'il va prendre pour vous une estime infinie ;
Avec lui fortement, tâchez de vous lier.
Plût au Ciel qu'il vous fit un jour son héritier ?

MONTVAL.

Je crains qu'il ne me soit plus nuisible qu'utile,
Le grand empressement qu'il fait voir pour Lucile,
Alarme mon amour.

LISETTE.

C'est un riche barbon.

Vous n'êtes par malheur qu'un cadet de maison.

MONTVAL.

J'hériterai peut-être.

LISETTE.

Ah ! frivole espérance !

De quoi sert le savoir ? À quoi bon la naissance,
La figure, l'esprit, les grâces, la vertu,
Quand tout cet assemblage, est d'argent dépourvu ?

MONTVAL.

Un véritable amour, quand il est réciproque.
Sait suppléer à tout.

LISETTE.

Discours dont on se moque !

Un amour mutuel, qui ne manque de rien,
Fait le bonheur parfait ; mais quand il est sans bien,
C'est le comble, Monsieur, de toutes les misères.

MONTVAL.

Par tes réflexions : Ah ! tu me désespères.

LISETTE.

Consolez-vous, Monsieur ; car Lucile entre nous,
Est encore plus fidèle, ou plus folle que vous.

LE MÉDECIN PAR OCCASION

Pour elle franchement sa constance m'alarme.

MONTVAL.

Mon ardeur la mérite, et ce discours me charme.

LISETTE.

Elle renonce à tout, quand elle vous croit mort,
Quel sera, de son cœur, le noble et digne effort,
Sitôt qu'elle apprendra que vous êtes en vie !
Rien ne pourra la vaincre.

MONTVAL.

Ah ! Mon âme ravie

Sent renaître à présent le plus flatteur espoir.

Mon cœur vole Vers elle et brûle de la voir.

Conduis-moi...

LISETTE.

Je ne puis, Monsieur.

MONTVAL.

Je t'en conjure.

LISETTE.

Elle dort, vous savez qu'elle aime la peinture,
Et dessine aussi bien que vous faites des vers.

MONTVAL.

Oui, je sais qu'elle unit tous les talents divers.

LISETTE.

Pour adoucir l'erreur dont son âme est frappée,
Elle est depuis huit jours constamment occupée
Du matin jusqu'au soir, à faire le portrait...

MONTVAL.

Lisette, de qui donc ?

LISETTE.

D'un très aimable objet.

LOUIS DE BOISSY

MONTVAL.

Quel objet ? apprends-moi...

LISETTE.

Monsieur, c'est de vous-même.

MONTVAL.

De moi !

LISETTE.

Jugez par là si Lucile vous aime.

MONTVAL.

Ah ! ce trait met le comble à mon ravissement.

Je cours à ses genoux...

LISETTE.

Je vais auparavant

Savoir, si la malade est à présent visible,

Et ménager près d'elle un instant si sensible,

De peur qu'en vous voyant, un transport indiscret

N'aille de vos deux cœurs révéler le secret.

MONTVAL.

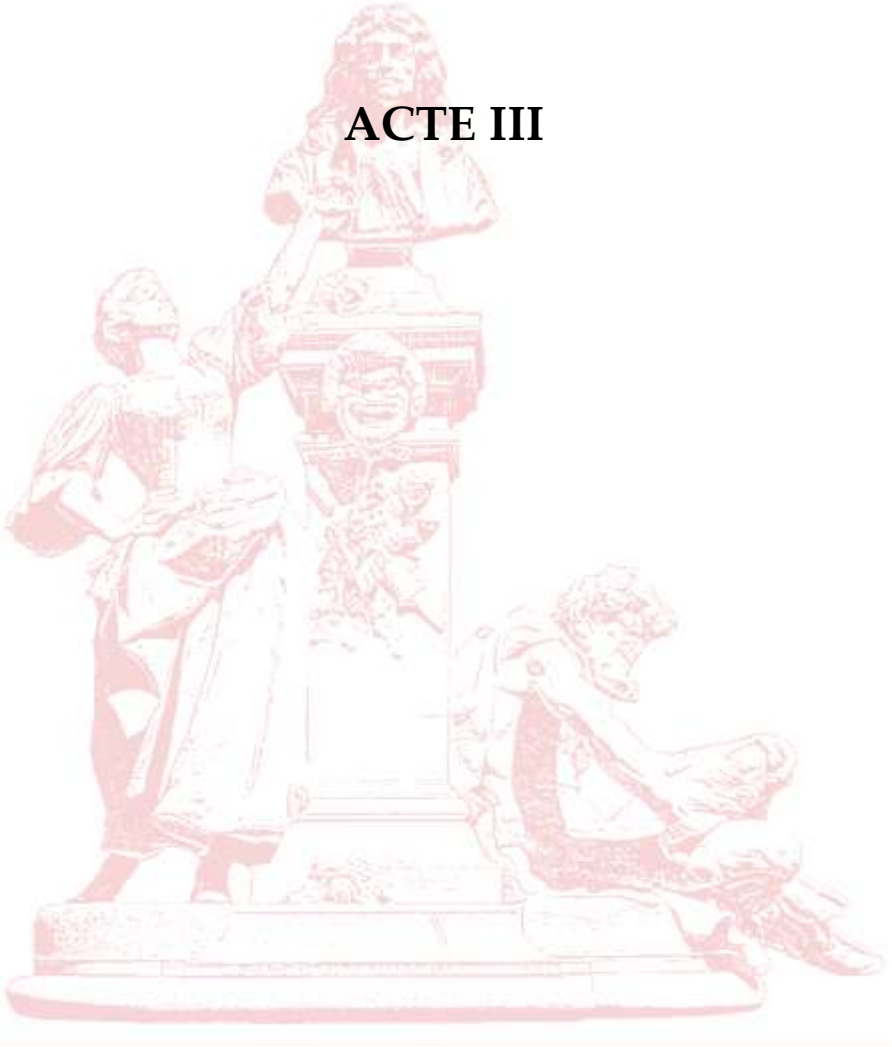
Nous serons sans témoins, ne crains rien s'il échappe ;

L'Amant sera caché sous les traits d'Esculape.

Viens, partons, qu'au plus tôt j'aille remplir l'emploi

Le plus intéressant, et le plus doux pour moi.

ACTE III





Scène première

LA MARQUISE, CHAMPAGNE

LA MARQUISE.

Approchez. Votre nom ?

CHAMPAGNE.

Madame, je m'appelle
Kolsquil, pour vous servir. Disposez de mon zèle.

LA MARQUISE.

Votre Maître, parlez, comment se nomme-t-il ?

CHAMPAGNE.

C'est Monsieur... Monsieur Bromps.

LA MARQUISE.

Allez vite, Kolsquil,

Dites à Monsieur Bromps qu'il vienne en diligence,
Que le cas est pressant.

CHAMPAGNE.

J'y cours ; mais il s'avance.



Scène II

LA MARQUISE, MONTVAL, CHAMPAGNE

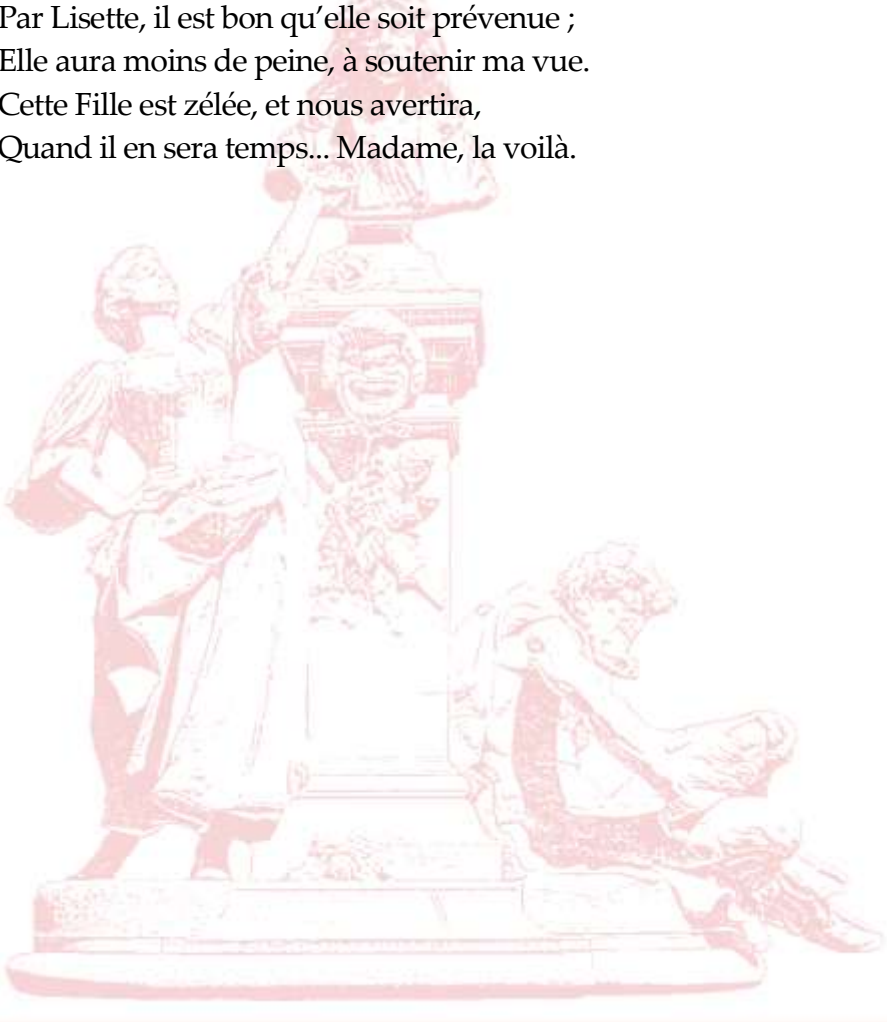
LA MARQUISE.

Ah ! mon cher Monsieur Bromps, à vous seul j'ai recours.
Et l'état de ma Nièce a besoin de secours.
Elle vient de passer la nuit la plus horrible ;
Et son pouls ce matin marche d'un pas terrible.
Sa pâleur a fait place au plus fort vermillon.
Surprise de la voir dans celle émotion,
Je lui dis, pour tâcher de la rendre tranquille,
Qu'il venait d'arriver un Médecin habile,
Et qu'elle se calmât... mais, à ce nom fatal,
Je la vois qui frémit et se trouve plus mal.
Cet accident m'étonne autant qu'il m'inquiète.
Je viens de la laisser dans les bras de Lisette,
Qui m'a promis tout bas de calmer ses esprits,
Et de la disposer à suivre vos avis.
J'attends tout de votre art et de votre sagesse.
Voyez-la sans tarder, Monsieur, le péril presse.

LOUIS DE BOISSY

MONTVAL.

Je suis impatient, plus que vous, de la voir ;
Mais comme mon aspect pourrait trop l'émouvoir,
Par Lisette, il est bon qu'elle soit prévenue ;
Elle aura moins de peine, à soutenir ma vue.
Cette Fille est zélée, et nous avertira,
Quand il en sera temps... Madame, la voilà.





Scène III

LA MARQUISE, MONTVAL, LISETTE

LA MARQUISE.

Ma Nièce, maintenant, comment se trouve-t-elle ?

LISETTE.

Elle est beaucoup plus calme, et j'ai fait dans mon zèle,
Du Médecin Prussien un portrait si flatteur,
Que l'estime chez elle a dissipé la peur.

LA MARQUISE.

Consent-elle à le voir ?

LISETTE.

Oui, mais comme elle est lasse
De rester dans sa chambre, et veut changer de place,
Elle consultera Monsieur dans ce Salon.

LA MARQUISE.

J'y serai.

LISETTE.

Pardonnez, soit caprice ou raison,
Elle ne veut que moi pour toute compagnie ;
Et ne peut qu'à Monsieur dire sa maladie.

LOUIS DE BOISSY

LA MARQUISE.

Elle est donc résolue à déclarer son mal ?

LISETTE.

Oui, la douleur la force à cet aveu fatal.

Daignez la laisser seule, elle vous en supplie.

LA MARQUISE.

Mais je ne conçois rien à cette fantaisie.

MONTVAL.

Avec moins de contrainte elle s'expliquera,

Et je ne répons point du succès sans cela.

LA MARQUISE.

La chose étant ainsi, Monsieur, je me retire,

Et de cet entretien je reviendrai m'instruire.

MONTVAL.

J'aurai bientôt l'honneur de vous en informer ;

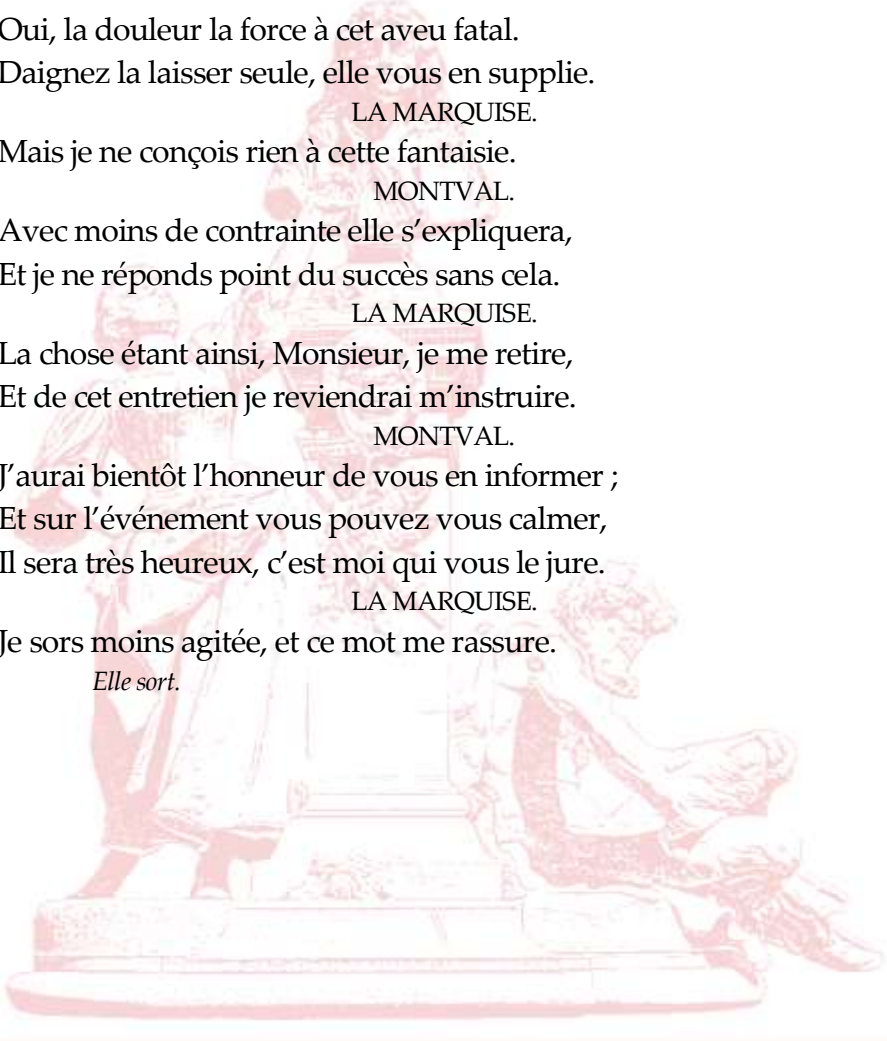
Et sur l'événement vous pouvez vous calmer,

Il sera très heureux, c'est moi qui vous le jure.

LA MARQUISE.

Je sors moins agitée, et ce mot me rassure.

Elle sort.





Scène IV

MONTVAL, LISETTE

LISETTE.

J'ai tenu ce propos, afin de l'écarter.
Lucile, à ce sujet, ne veut rien écouter.
Et de tout Médecin elle fuit la présence.

MONTVAL.

Mais tu sais que son mal est de ma compétence,
Tu devais l'éclaircir et détromper son cœur.

LISETTE.

Je l'ai tenté sans fruit. Son aveugle douleur,
Quoique j'aie avancé, n'a pas voulu me croire.
Votre retour, Monsieur, lui paraît une histoire
Imaginée exprès pour calmer son esprit.
Un songe l'a beaucoup agitée cette nuit.

MONTVAL.

Je n'ai qu'à me montrer pour démentir ce songe,
La vérité d'abord détruira le mensonge.

LISETTE.

Ce moment est critique. Il vous sera plus doux,
Tout bien examiné, de le filer pour vous ;

LOUIS DE BOISSY

Il serait dangereux de le brusquer pour elle.
Monsieur, d'une façon plus sage et plus nouvelle ;
Pourra, s'il le veut bien, en jouir par degré.
Ce moyen, par l'amour, doit être préféré.

MONTVAL.

Quel est donc ce moyen ?

LISETTE.

Je m'en vais vous l'apprendre.

Dans ce Salon, Monsieur, Lucile va se rendre,
Pour y continuer votre portrait en grand
Comme il fait plus obscur dans son appartement,
Cet endroit est toujours celui qu'elle préfère.
La peinture demande un beau jour qui l'éclairé.
Voilà son atelier qu'il faut ici dresser.
Voici votre portrait, et je vais le placer.
Mettez-vous là.

MONTVAL.

Dis-moi, que prétend ta folie ?

LISETTE.

Cacher l'original derrière la copie.
Là, vous aurez, Monsieur, le plaisir ravissant
D'être devant Lucile invisible et présent,
De connaître son cœur par sa douleur profonde,
Et de vous voir pleurer des plus beaux yeux du monde.
Là, vous pourrez goûter l'enchantement nouveau
De voir sa main charmante animer le pinceau,
Vous donner sur la toile une seconde vie,
Y peindre, y caresser votre image chérie,
Sa bouche la baiser dans un léger transport,

LE MÉDECIN PAR OCCASION

Et vous faire, vivant, jouir de votre mort.

MONTVAL.

J'envie à mon portrait cette faveur suprême,
Et j'aimerais bien mieux en profiter moi-même.

LISETTE.

Vous serez à portée, et ne vous fâchez pas.

MONTVAL.

Donnes-moi ce pinceau que ses doigts délicats ;
Ont conduit pour orner ma figure brillante
Qu'en attendant j'y porte une lèvre pressante.

LISETTE.

Dans leurs façons d'agir, que les Amants sont fous !
À baiser ce pinceau, quel plaisir prenez-vous ?

MONTVAL.

L'objet qui l'a touché le rend cher à ma flamme,
J'en tiens un nouvel être, et lui dois une autre âme.

Il regarde son portrait.

De mes traits embellis, je demeure enchanté.
Que je me trouve beau ! c'est sans fatuité.
Dans mon portrait, au fond, ce n'est pas moi que j'aime,
C'est la main qui l'a fait, c'est Lucile elle-même.
Puis-je trop le chérir ? les grâces et l'amour
Ont peint et retouché l'ouvrage tour à tour.

LISETTE.

Elle vient. Cachez-vous, goûtez en Amant tendre,
Avant que de la voir, la douceur de l'entendre.



Scène V

MONTVAL, *caché derrière son portrait*, LUCILE,
LISETTE

LUCILE, *à Lisette qui court au-devant d'elle.*

Lisette, soutiens-moi, j'ai besoin de ton bras,
Je me sens déjà lasse, et n'ai fait que deux pas.

LISETTE.

Vous serez beaucoup mieux quand vous serez assise.

LUCILE.

Ah ! je suis mal partout. Rien ne me tranquillise ?
N'importe, donc, approche un peu ce fauteuil-là
Mettons-nous à l'ouvrage, il me délassera.

Elle peint.

Cher Montval, attendant le bonheur de te suivre.
J'aime sur cette toile à te faire revivre :
Ton portrait est fidèle, il est d'après mon cœur ;
Et c'est le seul plaisir qui flatte ma douleur.
Que ne peux-tu, des lieux où repose ton âme,
Ah ! que ne peux-tu voir ces marques de ma flamme !
Que ne peux-tu porter tes regards jusqu'à moi,

LE MÉDECIN PAR OCCASION

Sentir ce que je sens, ce que je fais pour toi !
Dans mes justes regrets, que ne peux-tu m'entendre ?
Que n'es-tu le témoin de l'amour le plus tendre ?

LISETTE.

Il l'est, Mademoiselle, il l'est dans cet instant.

MONTVAL, *bas à Lisette par un coin du portrait.*

Je vais...

LISETTE, *bas, à Montval.*

Non, cachez-vous.

À Lucile.

Il vous voit, vous entend,
Et ne perd pas un mot de tout ce que vous dites.

LUCILE, *peignant toujours.*

Loin d'adoucir par là mon chagrin, tu l'irrites.
Il ne se repaît pas d'un discours aussi vain.

LISETTE.

Supposons un moment qu'il respirât enfin,
Qu'il parût devant vous.

LUCILE, *interrompant son Ouvrage.*

Ah ! j'en mourrais de joie :

Mais ce n'est plus un bien que le Ciel me renvoie.
Pour jouir de sa vue et de son entretien,
Il ne me reste plus que ce faible moyen.

Elle repeint.

Ma main seule à mes yeux peut retracer ses charmes ;
Et sa perte à jamais fera couler mes larmes.

LISETTE.

Je vous l'ai déjà dit, votre Amant n'est pas mort ;
Et si vous vouliez bien écouter mon rapport,
Je vous en convainrais d'une façon si claire...

LOUIS DE BOISSY

LUCILE.

Depuis six mois entiers tout m'a dit le contraire.
Un songe, encore un songe...

LISETTE.

Ah ! le jour qui vous luit,
Est fait pour dissiper les erreurs de la nuit.

LUCILE.

Ceux qu'on fait le matin sont toujours vrais, Lisette.

Elle quitte le pinceau.

J'ai vu, j'ai vu l'objet de ma douleur secrète,
Je l'ai vu tout sanglant qui s'avavançait vers moi,
Et me tendait sa main pour recevoir ma foi ;
Il me la demandait d'une bouche expirante,
Comme le juste prix de son ardeur constante.
En l'arrosant de pleurs, j'ai reçu cette main,
Et la mienne a lié mon sort à son destin.
J'ai juré de rester fidèle à sa mémoire ;
Je tiendrai mon serment, je m'en fais une gloire.
Pour le rendre immortel ; j'emploierai mon pinceau.
Je veux de ce portrait, je veux faire un tableau.
À côté de Montval, je me peindrai moi-même,
Avec les attributs d'une Épouse qui l'aime.
D'un nœud fait par l'Amour l'Hymen nous unira,
Et loin de le briser, la mort le serrera.
Pour remplir ce projet, dont mon âme est ravie,
Rendons de mon Amant, la figure accomplie :
Donnons, sans plus tarder, à des traits si chéris,
Donnons toute leur grâce et leur vrai coloris.

Tandis qu'elle peint, Montval la regarde par-dessus son portrait, et Lisette lui fait signe de se cacher.

LE MÉDECIN PAR OCCASION

LISETTE.

Déjà la ressemblance est à mon gré parfaite.

LUCILE.

Tais-toi, ne parle pas, je crains d'être distraite :

Souvent, à notre esprit, un mot fait échapper

Le vrai qu'il saisissait, et ne peut rattraper.

Voilà, voilà sa bouche, et son tendre sourire :

Voilà ses yeux, son air. Ah ! mon Amant respire ;

C'est lui, je le revois, et j'embrasse Montval.

LISETTE, *ôtant le portrait qui cache Montval.*

Embrassez-le lui-même en propre original.

LUCILE, *voyant Montval à ses genoux.*

Où suis-je ? juste Ciel ! quel objet ! quelle vue !

La joie et la frayeur me tiennent suspendue.

MONTVAL.

Ah ! Lucile !

LUCILE.

Ah ! Montval ! est-ce vous que je vois ?

Est-ce vous que j'entends ?

MONTVAL.

Oui, reconnaissez-moi.

LUCILE.

Quoi ! vous êtes vivant ?

MONTVAL.

Oui, vivant et fidèle.

LISETTE.

Pour convaincre vos yeux, touchez, Mademoiselle.

LUCILE.

Mes sens, de la douleur, passent rapidement

À l'excès de la joie et du ravissement.

LOUIS DE BOISSY

Un moment, arrêtez, souffrez, que je respire :
Un si grand bien m'accable, et je ne puis rien dire.

MONTVAL.

Ô jour ! ô jour heureux ! ô moment enchanteur !
Qui répare trois ans de peine et de malheur !
Mon bonheur est si grand aussi bien que ma gloire ;
Que j'en suis étonné, que j'ai peine à le croire :
Vous m'aimez !

LUCILE.

Pour juger de ma sincère ardeur,
Regardez-moi, Montval, et voyez ma pâleur ;
Voyez le triste état où vous m'avez réduite :
Sur mon front abattu ma tendresse est écrite ;
Consultez ce Portrait, l'ouvrage de l'amour,
Où vos traits et ma flamme éclatent tour à tour.
Interrogez les pleurs que je viens de répandre,
Le songe, le serment que vous venez d'entendre ;
Demandez à Lisette, à qui j'ouvre mon cœur,
À qui j'ai confié mes rêves de bonheur :
Tout ici vous dira combien je vous adore,
Et ma bouche, tout haut, vous le répète encore.

MONTVAL.

Je n'ai plus de regret à tout mon sang versé ;
Tout ce que j'ai souffert est trop récompensé.
Tant de traits éclatants d'un amour véritable,
À mes yeux enchantés vous rendent adorable :
Je dois avec raison chérir ma fausse mort,
Et je voudrais subir encor le même sort,
S'il devait m'attirer cette preuve sensible...

LE MÉDECIN PAR OCCASION

LUCILE.

Gardez-vous de former un souhait si terrible ;
Le bruit de ce trépas m'allait priver du jour.
Que dis-je ? Il l'avait fait jusqu'à votre retour.
Du jour qu'on m'annonça cette fausse nouvelle,
Mes yeux s'étaient couverts d'une nuit éternelle.
J'avais cessé de vivre. À présent, je vous vois,
Je renais, je respire une seconde fois :
Un seul de vos regards m'a promptement guérie,
Et c'est de cet instant que je date ma vie.

LISETTE.

Il est vrai que Monsieur est un grand Médecin.

LUCILE.

Mon cœur avait besoin de son art souverain.

MONTVAL.

Tel que vous me voyez j'en possède le titre ;
Et des jours des mortels je suis ici l'arbitre.

LUCILE.

Vous êtes Médecin ?

MONTVAL.

Oui, je le suis pour vous.

LISETTE.

C'est lui qu'on a prié de vous tâter le pouls.
Je l'ai donné pour tel tantôt à la Marquise.

LUCILE.

A-t-il sa confiance ?

MONTVAL.

Elle m'est toute acquise.

Vous êtes ma malade : en cette qualité,
Je puis vous voir sans cesse en pleine liberté.

LOUIS DE BOISSY

LUCILE.

Le moyen est charmant, mais puis-je bien le croire ?

MONTVAL.

Oui, cette cure-là va me combler de gloire.





Scène IV

LUCILE, MONTVAL, LISETTE, CHAMPAGNE

CHAMPAGNE.

Cléon, Mademoiselle, arrive en ce moment,
Et demande à vous voir avec empressement.

LISETTE.

Champagne a fort bien fait de venir nous l'apprendre ;
Cette brusque arrivée aurait pu nous surprendre.

CHAMPAGNE.

Mais vraiment la malade est en bonne santé ;
Les Médecins de Prusse ont de l'habileté.
La guérison est prompte.

LISETTE.

Elle l'est trop peut-être,

Et je crains les soupçons qu'elle peut faire naître.
Pour donner à la chose un air de vérité,
Il faut qu'elle paraisse avoir moins de gaieté,
Et qu'elle joue encore un peu plus la malade.

MONTVAL.

Pour mieux accréditer ici ma mascarade,

LOUIS DE BOISSY

Je vais de mon côté jouer le Charlatan :
Belle Lucile, il faut vous prêter à mon plan,
Et m'aider...

LUCILE.

Volontiers. Que faut-il que je fasse ?

Parlez.

MONTVAL.

Dans ce fauteuil remettez-vous, de grâce.
Sitôt que la Marquise et Cléon paraîtront,
Feignez d'être plongée en un sommeil profond.

CHAMPAGNE.

Vous pouvez tout risquer dans votre emploi sublime,
On a pour Monsieur Bromps une si haute estime,
Qu'en faveur de son nom tout passe...

LISETTE.

Que dit-il ?

Monsieur Bromps !

CHAMPAGNE.

C'est mon Maître, et moi je suis Kolsquil,
Un nom bien étranger rend plus considérable ;
Plus il est ostrogoth, plus il est respectable.
Madame a fait tout haut votre éloge à Cléon ;
Tant mieux, la Médecine est un vrai pharaon ;
Pour y faire fortune, il faut qu'on y hasarde.

MONTVAL.

On monte, dormez bien, le reste me regarde.



Scène VII

LUCILE, MONTVAL, CLÉON, LISETTE,
CHAMPAGNE

CLÉON, *au fond du Théâtre.*

Je veux rendre la joie à toute la maison,
Faire rire Lucile, égayer le Baron :
Mais je vois là quelqu'un qui ressemble à Lisette.

LISETTE.

Oui, c'est elle, Monsieur ! votre santé ?

CLÉON.

Parfaite.

Et celle de Lucile ?

LISETTE.

Un peu mieux ce matin.

Vous la voyez qui dort. Voilà son Médecin.

CLÉON.

Mais pour une malade, elle est assez vermeille.

LISETTE.

Pardons, plus bas. Je crains que le bruit ne l'éveille.

MONTVAL.

Rien ne peut interrompre un sommeil si parfait ;

LOUIS DE BOISSY

Il ne finira pas qu'il n'ait eu son effet.

CLÉON.

Durera-t-il longtemps ?

MONTVAL.

Mais, une heure et demie.

CLÉON.

Qu'elle est belle en dormant ! Et comme elle est grandie !

Plus je la vois de près, plus j'en suis enchanté :

Comment est-elle donc, lorsqu'elle est en santé ?

Elle charme les yeux, quand même elle repose ;

Que sera-ce, éveillée ?

MONTVAL.

Éloignez-vous pour cause :

Il est très dangereux d'en approcher si fort ;

Mon remède à présent fait son plus grand effort

Vous prendriez son mal.

CLÉON.

J'entends ce badinage.

MONTVAL.

D'honneur il est mortel aux hommes de votre âge.

CLÉON.

J'en veux courir les risques, et si je ne craignais

D'éveiller la malade, ah ! je l'embrasserais !

MONTVAL.

Ne vous y jouez pas.

CLÉON.

Au péril de ma vie,

Et je brave la mort, quand elle est si jolie.

Mais de ce mal, Monsieur, que vous craignez pour nous,

Dites, n'avez-vous rien à redouter pour vous ?

LE MÉDECIN PAR OCCASION

MONTVAL.

J'ai des préservatifs, Monsieur, pour m'en défendre ;
Le mauvais air sur nous n'ose rien entreprendre :
Il attaque d'abord ceux qui viennent de loin.

LISETTE.

Pour moi je ne crains rien pourvu que votre soin ;
Comme on doit l'espérer, si cela continue,
Nous la rende bientôt telle que je l'ai vue.

CLÉON.

Qu'on me la donne à moi telle que je la vois,
Je m'en contenterai, je suis de bonne foi.

MONTVAL.

Ah ! Quel feu surprenant dans vos yeux étincelle !
Votre cœur est frappé d'une atteinte mortelle.

CLÉON.

Monsieur le Médecin, vous êtes connaisseur.

MONTVAL.

Je me connais surtout aux mouvements du cœur,
Et c'est à les régler que mon art s'étudie :
La Médecine vraie est la Philosophie :
Il faut, des passions, arrêter le progrès ;
La mauvaise santé provient de leurs excès.
C'est la sagesse en tout, Monsieur, qui fait la bonne.

CLÉON.

C'est le tempérament plutôt qui nous la donne.
L'honnête homme a souvent quelque incommodité,
Et je vois des Coquins qui crèvent de santé.

LISETTE.

Trop de vertu maigrit.

MONTVAL.

Tout excès est contraire,

LOUIS DE BOISSY

Même celui du bien ; mais il ne règne guère,
Et dans l'ordre commun le mal et la douleur
Vient du dérèglement de l'esprit ou du cœur ;
Des souffrances du corps, l'âme est toujours la source,
Il faut les chercher-là pour arrêter leur course.
Ses travers, ses erreurs, produisent le chagrin :
C'est lui qui, de la fièvre, allume le levain,
Qui calcine le sang jusque dans les artères,
Met la bile en fureur, et brûle les viscères :
Quand l'âme est en santé, le corps se porte bien ;
Sitôt qu'elle est malade, il ne profite en rien.

LISETTE.

Je l'éprouve souvent, rien n'est plus véritable :
Monsieur Bromps est vraiment un homme incomparable.





Scène VIII

LA MARQUISE, LUCILE, MONTVAL, CLÉON,
LISETTE, CHAMPAGNE

LA MARQUISE, à Cléon.

Pardon, si je vous ai laissé pour un moment ;
Mais ma Nièce repose ; ah ! l'heureux changement !
Dans les bras du sommeil elle semble renaître.
La fraîcheur, sur son teint, commence à reparaître ;
Le mal peut-être encor forme ce coloris.

MONTVAL.

Non, c'est un élixir qui fait à ses esprits
Puiser dans le repos une nouvelle vie.]

LA MARQUISE.

Que ne vous dois-je pas ! Heureuse léthargie ?

CLÉON.

Vous aviez pour Lucile alarmé ma pitié.
Mais, Madame, à présent je suis moins effrayé.
Ou bien, si je le suis, c'est moi seul qu'il faut plaindre
Et sa beauté qui dort n'en est pas moins à craindre.

LA MARQUISE.

Si vous aviez, Monsieur, vu tantôt son état,

LOUIS DE BOISSY

Se tournant vers Lisette.

Il vous eût pénétré. Vois-tu cet incarnat ?

Lisette, qu'en dis-tu ?

LISETTE.

J'admire...

LA MARQUISE.

Ah ! le grand homme !

LISETTE.

Il n'a pas son égal de Paris jusqu'à Rome.

LA MARQUISE.

Mais c'est miraculeux.

CLÉON.

La voilà qui sourit :

Quelque songe amusant lui réjouit l'esprit.

MONTVAL.

Madame, à son réveil elle ira mieux encore ;

J'en réponds maintenant. Chaque instant fait éclore

Sur sa joue émaillée, une nouvelle fleur ;

De sa convalescence elle est l'avant-coureur.

LA MARQUISE.

Ah ! Monsieur, au plus tôt achevez le miracle :

Vous avez surmonté déjà le grand obstacle.

MONTVAL.

Patience, un moment ; le réveil n'est pas loin.

LA MARQUISE.

Pressez-le, et sans tarder que j'en sois le témoin ;

Que je puisse embrasser une Nièce si chère :

Ma tendresse est égale à l'amour d'une mère,

Mon cœur vole déjà.

MONTVAL.

Vous me l'ordonnez, soit.

LE MÉDECIN PAR OCCASION

Je n'ai qu'à lui serrer le bout du petit doigt.

LUCILE, *feignant de s'éveiller.*

Ah ! je respire enfin ; que je suis soulagée ;
Du poids qui m'accablait, je me sens dégagée :
Je n'ai plus aucun mal Lisette !

LISETTE.

Me voilà.

LUCILE.

Il me tarde de voir ma Tante, avertis-la.

LA MARQUISE.

Tu me vois devant toi ; tourne vers moi ta vue.

LUCILE.

Ah ! Ma Tante !

LA MARQUISE.

Ah ! ma Nièce ! Ah ! tu m'es donc rendue ?

Je ne te perdrai point.

LUCILE.

Non, je vis maintenant,

Et c'est pour vous aimer encor plus tendrement.

LISETTE.

Elle ne fut jamais plus fraîche, et plus jolie.

LA MARQUISE.

Que j'aime à la voir telle, et que je suis ravie !

À Montval.

C'est à votre art divin que je dois ce bonheur.

LUCILE.

Nous le devons, ma Tante, embrasser de bon cœur.

Elles s'embrassent.

CLÉON.

Permettez qu'à mon tour je vous marque mon zèle,
Et le plaisir que j'ai de vous revoir si belle.

LOUIS DE BOISSY

LUCILE.

Excusez-moi, Monsieur, je ne vous connais pas.

CLÉON.

Je vous ai mille fois portée entre mes bras.

LA MARQUISE.

C'est Cléon.

LUCILE.

Pardonnez à mon impolitesse,
N'imputez cet oubli, qu'à ma seule jeunesse,
Quand vous êtes parti, je n'étais qu'une enfant.

CLÉON.

Puisque je vous embrasse, oh ! je suis trop content.

LA MARQUISE.

Venez vous présenter au Baron l'un et l'autre,
Sa gaieté va renaître à l'aspect de la vôtre.]

LUCILE, à Montval qui lui donne la main.

Ne m'abandonnez pas, venez, mon Médecin.

LA MARQUISE.

Oui, sans votre secours, notre effort serait vain.
Songez qu'après la fille, il faut guérir le Père.

MONTVAL.

Madame, je m'en fais un devoir nécessaire.



Scène IX

CHAMPAGNE, LISETTE

CHAMPAGNE.

Dans ces heureux instants, chacun s'embrasse ici,
Lisette, trouve bon que je t'embrasse aussi.

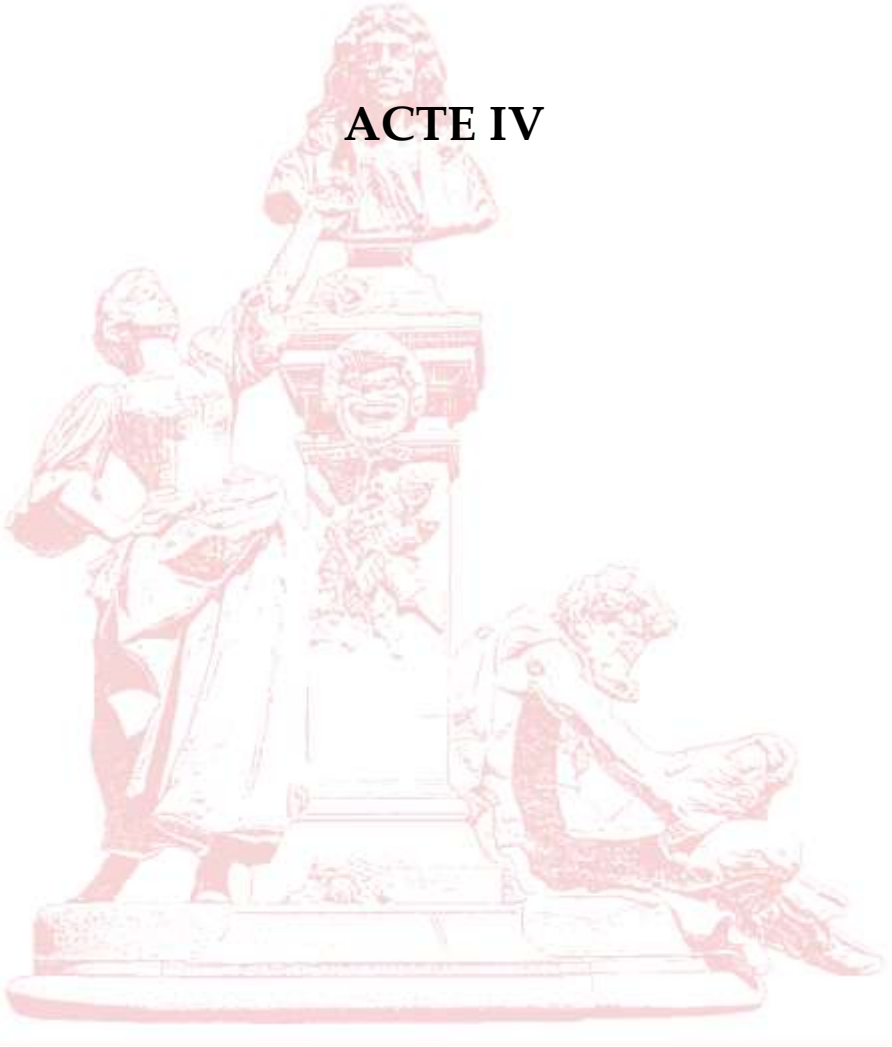
LISETTE.

La santé de Lucile excuse cette ivresse,
Et pour te refuser, j'aime trop ma Maîtresse.

CHAMPAGNE, *en l'embrassant.*

De sa convalescence, oh, je suis très joyeux,
Et je sens à présent que je m'en porte mieux.

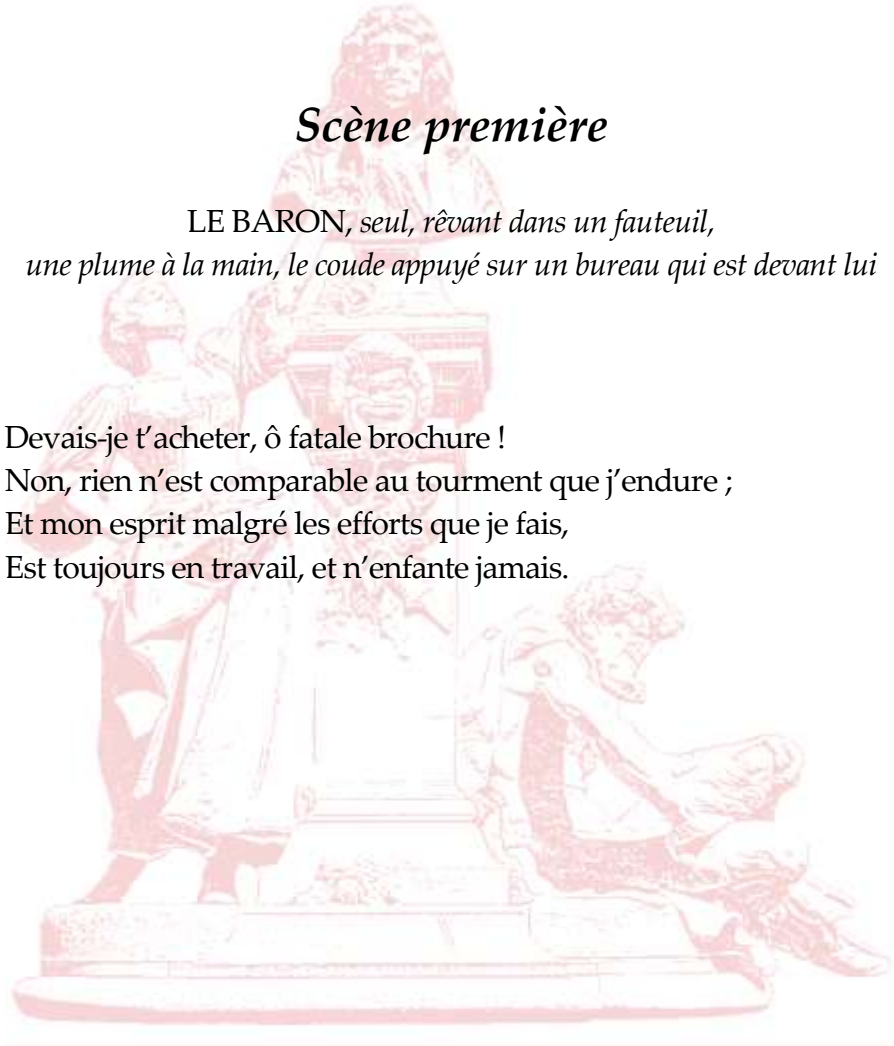
ACTE IV



Scène première

*LE BARON, seul, rêvant dans un fauteuil,
une plume à la main, le coude appuyé sur un bureau qui est devant lui*

Devais-je t'acheter, ô fatale brochure !
Non, rien n'est comparable au tourment que j'endure ;
Et mon esprit malgré les efforts que je fais,
Est toujours en travail, et n'enfante jamais.





Scène II

LE BARON, MONTVAL, CHAMPAGNE

MONTVAL, *au fond du Théâtre.*

Nous avons pris tous quatre une peine inutile,
Nous n'avons pas trouvé le Père de Lucile.

CHAMPAGNE.

Monsieur, le voilà seul. Parlons bas, il écrit.

MONTVAL.

Il se plaint, écoutons. J'en ferai mon profit.

LE BARON.

Riche Auteur de Mérope, ah ! je te porte envie.
Les bons Vers sans efforts coulent de ton génie,
Et je ne puis avoir, dans mes vœux impuissants,
Même la faculté d'en faire de méchants.

La nature aujourd'hui n'est pas en tout avare,
L'art des Vers est commun, si le génie est rare.
Je ne demande au Ciel pour unique présent.
Que la fécondité des Rimeurs d'à présent.

On ne peut pas former un souhait plus modeste :
Qu'il m'accorde la rime, et garde tout le reste.

LE MÉDECIN PAR OCCASION

Que je fasse des Vers, n'importe qu'ils soient plats.
Mais j'ai beau le prier, il ne m'écoute pas.

MONTVAL.

Bon, voilà qui m'apprend au vrai sa maladie.

CHAMPAGNE.

Le genre en est plaisant ; permettez que j'en rie.
Ah ! la rime le tient. Je plains son embarras,
Car je me suis trouvé quelquefois dans le cas.

LE BARON.

J'ai beau ronger mes doigts, j'ai beau même les mordre,
Raturer, déchirer, mettre tout en désordre,
Renverser et briser les meubles innocents,
Et pour trouver la rime, écraser, le bon sens.
Je n'en ai pour tout prix que la douleur secrète
D'extravaguer beaucoup sans devenir Poète.
Ô Ciel ! Puisque de toi je ne puis obtenir
Le pouvoir de rimer, ôte-m'en le désir ;
Ce désir malheureux, qui sans fruit me consume.

CHAMPAGNE.

Éloignons-nous, je crains sa fureur qui s'allume.

LE BARON.

Ma raison ce matin l'avait su réprimer,
Ce funeste recueil vient de le rallumer.
Grands et petits, la Cour, la Ville et la Province,
Toute la France enfin a rimé pour son Prince,
Malheureux ! Moi tout seul, pour lui je n'ai rien fait,
Moi, qui suis dans le cœur, son plus zélé sujet ?
Depuis huit mois entiers, que cette ardeur m'agite,
Je n'ai pu mettre au jour un seul quatrain de suite,
Et les Vers que je fais sont tout estropiés ;

LOUIS DE BOISSY

L'un est court d'une jambe, et l'autre a quinze pieds.
Telle est la cruauté de ma barbare Étoile,
Aux yeux de tous encore, il faut que je la voile.
Je ne puis dans ma peine avoir un confident,
Et je suis obligé de m'enterrer vivant,
Dans la peur que quelqu'un ne pénètre ma honte.
Un mal si ridicule, et qu'aucun frein ne dompte,
Me peint tous les objets des plus noires couleurs.
Il me plonge aujourd'hui dans de telles fureurs,
Que je suis sur le point de me battre moi-même,
Et malheur mille fois, dans mon dépit extrême,
Malheur aux importuns qui se présenteront.

Il se lève en fureur.

CHAMPAGNE.

Ce ne sera pas moi : des sots s'y frotteront.

MONTVAL, *l'arrêtant.*

Demeure. Ce n'est là qu'un transport poétique.

CHAMPAGNE.

On ne badine pas avec un frénétique.

MONTVAL.

Le voilà qui se calme.

Le Baron se remet sur son siège, et rêve de nouveau.

CHAMPAGNE.

Ah ! je tremble toujours ;

Lisette heureusement vient à notre secours.



Scène III

LE BARON, MONTVAL, CHAMPAGNE,
LISETTE, *qui fait signe, en entrant, à Montval et à Champagne de se
retirer*

LISETTE, *au Baron.*

Monsieur...

LE BARON.

Qui parle là ?

LISETTE.

C'est votre humble servante,

Madame, qui vous cherche, est très impatiente.

Un fameux Médecin...

LE BARON.

Qu'on me laisse en repos ;

Je ne suis point malade, il vient mal à propos.

LISETTE.

Il a ressuscité votre fille expirante,

La nouvelle partout...

LE BARON.

Nouvelle extravagante !

Et ce Médecin-là n'a jamais existé.

LOUIS DE BOISSY

LISETTE.

Pour convaincre vos yeux de sa réalité,
Il va se présenter.

LE BARON.

Non, non, je l'en dispense.
J'honore ses pareils, mais je fuis leur présence.

LISETTE.

Oh ! c'est un Médecin comme on n'en a point vu,
Vous l'aimeriez, Monsieur, s'il vous était connu.
Il joint au grand savoir tous les talents aimables ;
Il fait des Vers...

LE BARON.

Des Vers !

LISETTE.

Il en fait d'admirables.

Il traite en Gentilhomme, et sans rien exiger,
Poli comme un Français, quoiqu'il soit Étranger.

LE BARON.

Quoi ! c'est un Étranger !

LISETTE.

Oui, Monsieur.

LE BARON.

Qu'il paraisse.

Je lui dois des égards et de la politesse.

LISETTE.

Je vous annonce encor votre meilleur ami,
Et je vais l'informer que vous êtes ici.

LE BARON.

D'ami ! je n'en ai point. Ne prends pas cette peine.

LISETTE.

Cléon l'est à bon titre, et permettez qu'il vienne.

LE MÉDECIN PAR OCCASION

LE BARON.

Il est de retour !

LISETTE.

Oui.

LE BARON.

Je dois le prévenir.

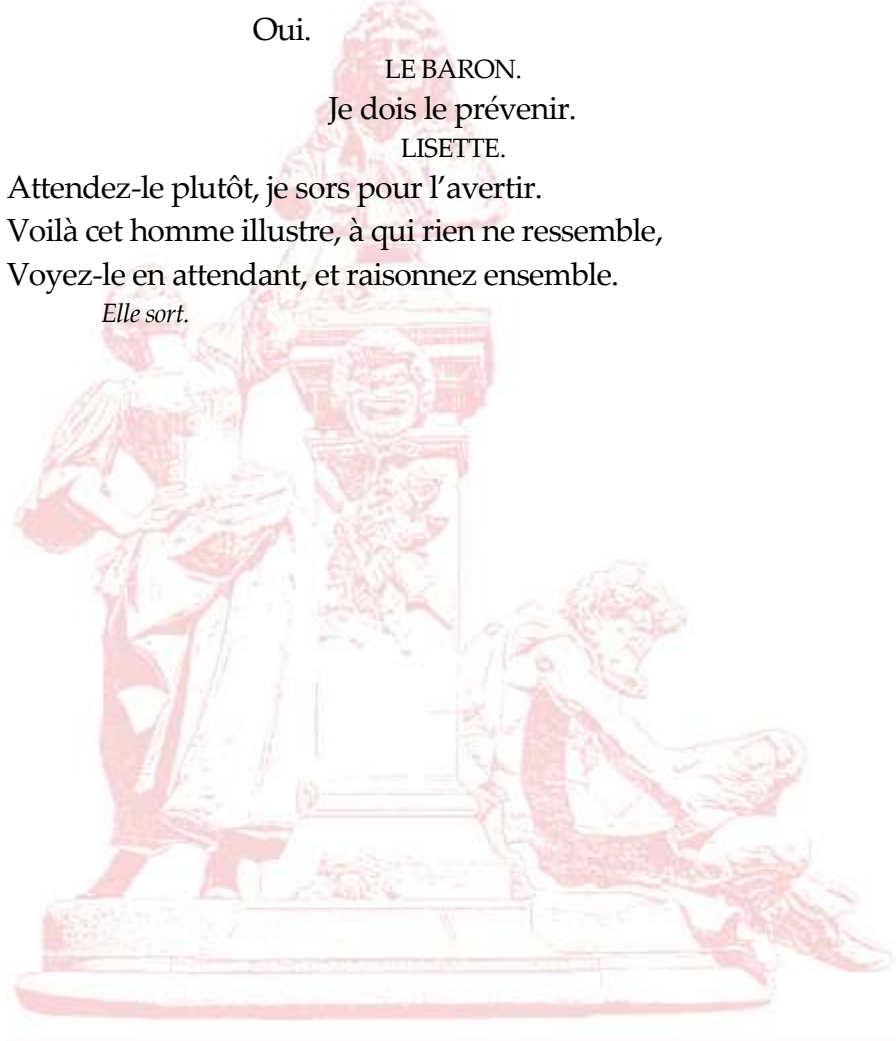
LISETTE.

Attendez-le plutôt, je sors pour l'avertir.

Voilà cet homme illustre, à qui rien ne ressemble,

Voyez-le en attendant, et raisonnez ensemble.

Elle sort.





Scène IV

LE BARON, MONTVAL

MONTVAL.

Monsieur, comme Étranger, je parais devant vous,
Prévenu des bontés que vous avez pour nous.

LE BARON.

Oui, je fais cas, Monsieur, des Étrangers célèbres.

MONTVAL.

Mon nom fût-il caché, Monsieur, dans les ténèbres,
L'honneur que je reçois suffirait aujourd'hui
Pour répandre du jour et du lustre sur lui.
Les Gens de Lettres sont dans votre estime encore,
Et c'est la qualité dont surtout je m'honore ;
Je la préfère à tout.

LE BARON.

— Avec juste raison :

Moi-même je voudrais en mériter le nom ;
Il relève surtout l'éclat de la naissance,
Malgré l'erreur commune...

MONTVAL.

Elle n'est plus en France.

LE MÉDECIN PAR OCCASION

Tout le monde, à présent y pense comme vous ;
Les Arts y sont chéris et cultivés de tous ;
Le Seigneur le premier sait en donner l'exemple ;
L'Hôtel du Financier est devenu leur Temple ;
Lui-même il est Mécène et Virgile à la fois,
Et chaque état changé n'est plus tel qu'autrefois :
L'esprit a répandu partout la politesse,
Le jeune Militaire a pris l'air de sagesse :
Au spectacle, à l'étude, il donne son loisir,
Et consulte le goût même au sein du plaisir.

LE BARON.

Oh ! pour le coup, Monsieur, votre pinceau nous flatte,
Et c'est un beau portrait que la vérité gâte.
Pour les Auteurs en France on a trop de mépris :
On l'étend sans nul choix sur les plus applaudis,
Eux qui mériteraient l'estime la plus haute.

MONTVAL.

S'ils y sont méprisés, c'est souvent par leur faute :
Ils font tout ce qui sert à les humilier,
Le plus vil Artisan élève son métier :
L'Auteur seul a la rage, ou plutôt la bassesse
De rendre ridicule un talent qu'il professe ;
Et si sur le Théâtre il met un bel esprit,
C'est pour le dégrader jusque dans son habit :
Par mille traits usés, dont la redite assomme,
Qui font rire le sot, et rougir l'honnête homme,
À ternir ses rivaux, appliquant ses efforts,
Il s'avilit lui-même, et flétrit tout le corps.

LE BARON.

Pour réhabiliter ce corps que je révère,

LOUIS DE BOISSY

Je voudrais qu'on en fit un exemple sévère.

MONTVAL.

À ce noble courroux, qui trahit votre cœur,
Je juge qu'en secret vous en êtes, Monsieur.

LE BARON.

Plût au Ciel ! qu'il fût vrai, comme je le désire !

Je ne sentirais pas l'horreur qui me déchire.

Mais j'en dis trop, Monsieur.

MONTVAL.

J'en dévoile encore plus.

Je vois, de votre mal, le principe confus.

LE BARON.

Vous voyez le principe !

MONTVAL.

Oui, mon œil le démêle ;

Et j'ai pris dans mon art une route nouvelle.

Je suis le Médecin du cœur et de l'esprit,

Et c'est en conversant que mon art les guérit.

Soit dans leurs mouvements, soit dans leur fantaisie,

Je les suis pas à pas, et je les étudie.

Un coup d'œil me suffit pour y voir leur tourment ;

Par exemple, j'ai lu le vôtre en un moment.

Pour vous prouver, d'un mot, que j'ai su le connaître,

Vous brûlez d'être Auteur, et vous ne pouvez l'être.

Cette inutile ardeur vous tourmente l'esprit,

Et c'est elle en secret, Monsieur, qui vous maigrit.

LE BARON.

Je ne puis, à ces mots, que rougir et me taire.

Pour vous désavouer, je suis né trop sincère,

Votre savoir m'étonne, et confond ma raison.

LE MÉDECIN PAR OCCASION

Je passe, de l'estime à l'admiration.
Vous n'êtes pas un homme, il faut être un génie,
Pour avoir pénétré ma secrète manie.
Jugez présentement, jugez de bonne foi,
S'il est quelqu'un au monde à plaindre autant que moi.
Si ma peine était sue, ah ! j'en mourrais de honte.
Tout ce que je demande, et sur lequel je compte,
Gardez bien mon secret, et déplorez mon sort.

MONTVAL.

Je veux, et puis pour vous faire un plus grand effort,
Tout singulier qu'il est, ce mal qui vous transporte,
Je prétends le guérir, ou pallier de sorte
Que vous recouvrierez la joie et la santé ;
Je répons du remède et de sa sûreté.

LE BARON.

Vous me rendrez Poète ? ô Ciel ! puis-je le croire ?

MONTVAL.

Vous en aurez le titre.

LE BARON.

Il suffit pour ma gloire :

Ah ! je voudrais avoir au Théâtre un succès,
Et m'entendre applaudir, lorsque je paraîtrais ;
Je crois déjà m'y voir, et mon âme est charmée ;
Je suis, je suis égal au Général d'Armée,
Qui revient triomphant.

MONTVAL.

Je puis vous y servir.

LE BARON.

Doucement, vous m'allez étouffer de plaisir.

LOUIS DE BOISSY

MONTVAL.

Pour modérer, Monsieur, cette joie excessive,
Songez que vous devez craindre l'alternative.
Le Général d'Armée est quelquefois battu.

LE BARON.

Oh ! l'exemple console, Annibal fut vaincu.

MONTVAL.

Monsieur, à ce prix-là, soyez sûr de la chose.

LE BARON.

Faites-moi vite Auteur, et ne fût-ce qu'en prose.

MONTVAL.

Vous l'allez être en vers, en voici le brevet :
Adoptez cet écrit sous le sceau du secret ;
Nul autre que nous deux ne saura ce mystère.

LE BARON.

Quoi ! des enfants d'autrui, je serai donc le père ?

MONTVAL.

Consolez-vous, Monsieur, nombre de beaux esprits
Ressemblent sur ce point à beaucoup de maris.

LE BARON.

Mais c'est un vol secret qui tient de l'imposture.

MONTVAL.

Non, il ne blesse pas les lois de la droiture.

LE BARON.

On trompe en se parant d'un habit emprunté.

MONTVAL.

Eh ! qui brille aujourd'hui de sa propre clarté ?
Le monde n'offre aux yeux qu'une fausse lumière ;
Et tout est charlatan, ou tout est plagiaire.
Comme chaque talent, songez que chaque état,
D'une main inconnue, emprunte son éclat.

LE MÉDECIN PAR OCCASION

Un Grand doit son esprit à son seul Secrétaire.
Le Robin, au Palais, et l'Orateur en Chaire,
Ne débitent souvent que ce qu'un autre écrit.
Le Marchand vend pour sien ce qu'il prend à crédit ;
L'Homme d'intrigue usurpe et vole au vrai génie
La gloire d'un projet que son art s'approprie ;
Depuis l'Homme de Cour jusques à l'Artisan,
Tout trompe, tout est geai sous les plumes du paon.

LE BARON.

Je me rends, ce discours lève enfin mon scrupule,
Je puis me dire Auteur, sans être ridicule.
Vous me rendez la vie en cet heureux instant.
Vous faites plus, votre art me tire du néant.
Vous me créez Poète, et je vous dois ma gloire.
Vous consacrez mon nom au Temple de Mémoire.

MONTVAL.

Je voudrais que mes Vers fussent tels dans le fonds.

LE BARON.

Moi, sans les avoir vus, je soutiens qu'ils sont bons.
J'irai les réciter avec la même ivresse
Que si j'étais l'Auteur en effet de la Pièce.

MONTVAL.

Mais vous l'êtes aussi. Ne l'oubliez plus.

LE BARON.

Non.

Lisez-les moi d'abord, pour me donner le ton.

MONTVAL *lit.*

VERS AU ROI.

Grand Roi, pardonne à mon silence,
Il prouve mon respect autant que ma prudence ;

Et le grand nombre aurait dû m'imiter ;
Tous ont le front de te chanter,
Mais aucun n'a l'art de te peindre :
C'est cet écueil fatal, c'est cet exemple à craindre
Qui m'a retenu malgré moi :
Les Alexandres, les Achilles,
N'ont rien de commun avec toi.
À quoi bon te prêter, en peintres malhabiles
Les traits d'autrui rebattus tant de fois.
Ta valeur, qui t'est propre, a pour soi la justice ;
Que dans la vérité leur pinceau la saisisse,
Et l'offre pour modèle à tous les autres Rois.
L'humanité, dans tes pareils si rare,
Te suit partout jusque dans les combats,
Ce n'est point pour jouir d'un triomphe barbare
Qu'au plus fort du danger ton cœur conduit tes pas ;
C'est pour y ménager le sang de tes soldats,
Dont tu sais que le Ciel veut que tu sois avare :
Voilà comme un vrai Roi doit être courageux.
Pourquoi, dans les temps fabuleux,
Pour le louer, faut il donc qu'on s'égare ?
Notre Histoire présente aux yeux
Un parallèle moins bizarre ;
Et c'est à tes propres aïeux
Qu'il est juste qu'on te compare.
Pour te peindre il ne faut qu'un seul trait ressemblant,
Ton Aïeul fil des Rois et soutint leur puissance ;
Tu fais des Empereurs, et tu prends leur défense.
Père du Peuple ensemble et Conquérant,

LE MÉDECIN PAR OCCASION

Tu joins, malgré l'effort de l'Autriche jalouse,
La gloire de Louis le Grand
À la bonté de Louis Douze.

LE BARON.

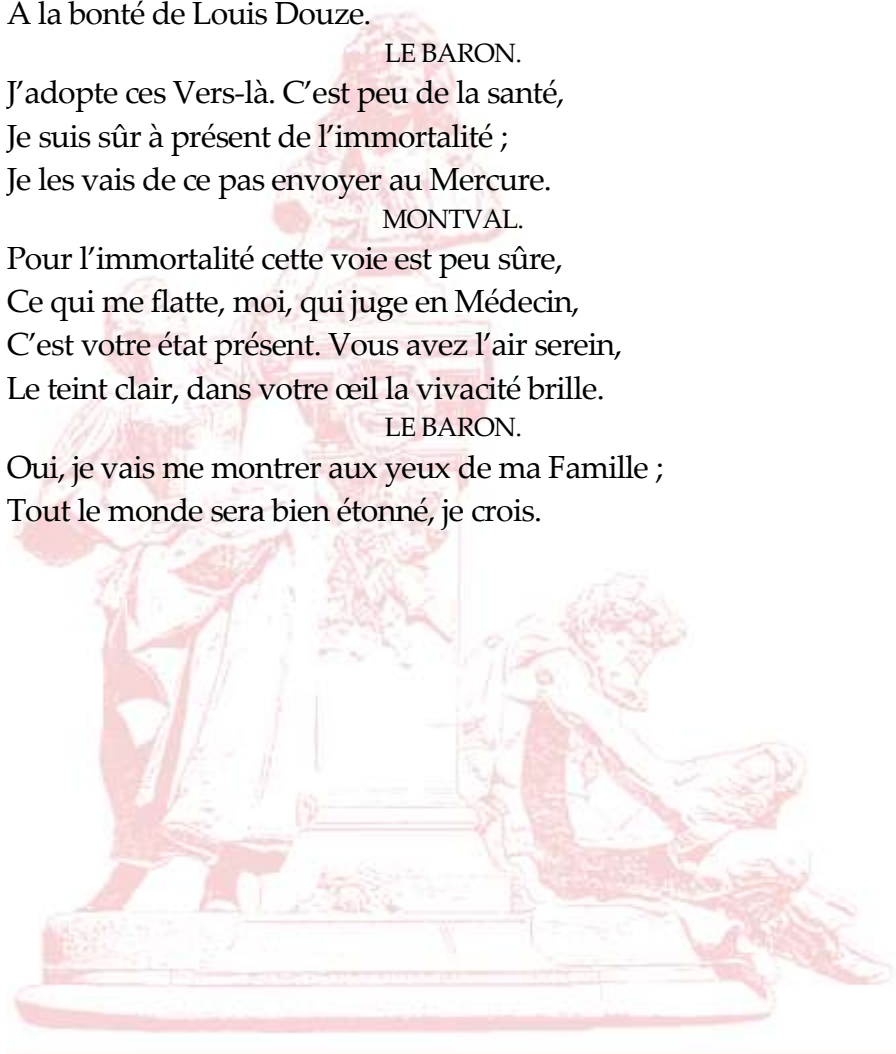
J'adopte ces Vers-là. C'est peu de la santé,
Je suis sûr à présent de l'immortalité ;
Je les vais de ce pas envoyer au Mercure.

MONTVAL.

Pour l'immortalité cette voie est peu sûre,
Ce qui me flatte, moi, qui juge en Médecin,
C'est votre état présent. Vous avez l'air serein,
Le teint clair, dans votre œil la vivacité brille.

LE BARON.

Oui, je vais me montrer aux yeux de ma Famille ;
Tout le monde sera bien étonné, je crois.





Scène V

LE BARON, MONTVAL, LA MARQUISE

LE BARON.

Approchez-vous, Marquise, et considérez-moi ;
Comment me trouvez-vous ?

LA MARQUISE.

Je vous trouve à merveille ;
Mes yeux sont enchantés ; je doute si je veille,
Je ne vous ai pas vu si frais depuis longtemps ;
Vous avez tout au moins rajeuni de dix ans.

LE BARON.

De cet homme divin, c'est l'ouvrage admirable,
Sa façon de guérir doit paraître incroyable,
D'autant mieux qu'elle n'est que l'opération
D'une heure tout au plus de conversation.

LA MARQUISE.

Rien n'est plus surprenant, mais puis-je être éclaircie,
Du sujet qui causait votre mélancolie ?

LE BARON.

La chose est à présent inutile à savoir ;
Suffit qu'il m'a purgé de tout mon chagrin noir,

LE MÉDECIN PAR OCCASION

J'ai l'esprit gai, content ; j'ai l'âme satisfaite :
C'est assez pour jouir d'une santé parfaite.
Je voudrais que ma fille...

LA MARQUISE.

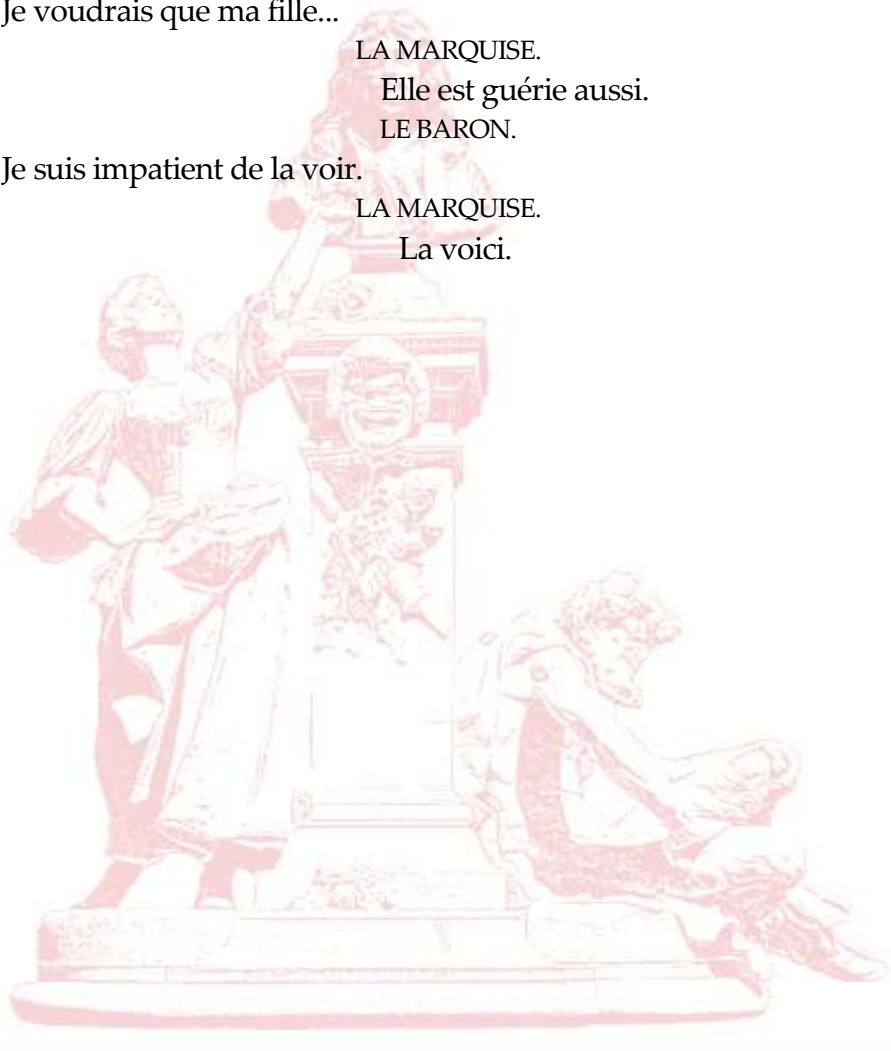
Elle est guérie aussi.

LE BARON.

Je suis impatient de la voir.

LA MARQUISE.

La voici.





Scène VI

LE BARON, MONTVAL, LA MARQUISE,
LUCILE, LISETTE

LE BARON.

Ma fille, comme moi te voilà rétablie ;
En voyant ta santé, la mienne est raffermie.

LUCILE.

À mon bonheur, mon père, il ne manque plus rien.

LE BARON.

Dans ton Libérateur tu vois aussi le mien.
Pour combler les bienfaits que le destin m'envoie,
Cléon vient partager et redoubler ma joie.
Quel plaisir !



Scène VII

LE BARON, MONTVAL, LA MARQUISE,
LUCILE, LISETTE, CLÉON

CLÉON.

Cher Baron, j'arrive exprès pour vous.

LE BARON.

Je ne puis vous revoir dans un moment plus doux ;
Mon rétablissement, et celui de ma fille
Marquent votre retour au sein de ma famille

Montrant Montval.

Monsieur en est l'Auteur. Vous voyez aujourd'hui
Dans Lucile et dans moi deux miracles de lui,
Nous étions...

CLÉON.

J'en sais plus qu'on ne peut m'en apprendre.

Après ce que j'ai vu, rien ne peut me surprendre.

MONTVAL.

Si vous vouliez, Monsieur, croire aussi mes avis,
Vos maux comme les leurs, seraient bientôt guéris ;
Plus que vous ne croyez, je puis vous être utile.

LOUIS DE BOISSY

CLÉON.

Non ; quoique vous soyez un Médecin habile,
J'ai résolu pour moi d'en choisir un meilleur.

MONTVAL.

Vous me surprenez fort. Eh ! qui donc ?

CLÉON.

C'est Monsieur.

LE BARON.

Oh ! s'il dépend de moi, la guérison est sûre.

CLÉON.

Ce discours m'encourage, et m'est d'un bon augure ;
Puisqu'il faut, sans détour vous révéler mon mal,
Apprenez qu'aujourd'hui, dans ce salon fatal,
Je l'ai pris en voyant votre fille endormie ;
Sa beauté m'a frappé d'abord, quoiqu'assoupie ;
Elle s'est réveillée ; un regard enchanteur
Vient d'enfoncer le trait jusqu'au fond de mon cœur.
La langueur de ses yeux a passé dans mon âme ;
L'Amour à soixante ans m'a fait sentir sa flamme
Pour la première fois, je soupire, en un mot ;
Mais je soupire au point que je meurs comme un sot
De ce feu violent qui vient de me surprendre,
Si je n'obtiens de vous la qualité de Gendre ;
C'est le remède seul qui peut sauver mes jours,
Et c'est de votre main que j'attends ce secours ;
Votre sœur m'a flatté que j'y pourrais prétendre,
Et pour vouloir ma mort, votre fille est trop tendre.
Vous gardez le silence, et vous m'étonnez tous.

LE BARON.

Je le garde de joie, et ma fille est à vous.

LE MÉDECIN PAR OCCASION

LISETTE, *à part.*

Voilà le Médecin réduit à l'agonie.

CLÉON.

Mon âme est transportée.

LE BARON.

Et la mienne est ravie.

MONTVAL, *d'un air troublé au Baron.*

Vous lui donnez Lucile !

LE BARON.

Oui, vos soins généreux

Ne pouvaient me la rendre en un temps plus heureux,

Et je veux dès ce soir que leur noce soit faite.

Je vous prierai, Monsieur, pour la rendre parfaite,

Comme en tout vous avez un goût supérieur,

D'en vouloir bien vous-même être l'ordonnateur.

LUCILE.

Ce soir !

CLÉON.

Belle Lucile, oui, vraiment ce soir même ;

Vous ne sauriez trop tôt faire mon bien suprême :

Jugez de mon amour par mes soins empressés,

Votre Tante, informée, a dû... vous pâlisser.

Vous trouveriez-vous mal ?

LUCILE.

Oui, soutiens-moi, Lisette.

Elle se laisse aller sur un fauteuil.

MONTVAL, *à Cléon.*

Votre ardeur, pour le coup, Monsieur, est peu discrète ;

À peine je l'arrache au danger le plus grand,

Et vous lui proposez un nœud si surprenant ;

LOUIS DE BOISSY

Qui plus est, dans une heure, on veut qu'il s'exécute ;
Voilà qui lui peut seul causer une rechute :
Ce sont-là de ces coups, où l'on ne s'attend pas ;
Les révolutions qui se font dans ce cas,
Ébranlent tous les sens, et sont des plus à craindre.

LA MARQUISE.

Monsieur, secourez-la.

MONTVAL.

Mais à parler sans feindre,
Mon embarras est grand. Il me faut tout mon art,
Pour la bien rétablir.

CLÉON.

Les filles la plupart,
À l'aspect d'un époux qui s'offre et qui s'empresse,
Font paraître leur joie, et non pas leur tristesse.

MONTVAL.

Il faut, Monsieur, il faut, dans ces occasions
Considérer le temps, et les positions :
Éloignez-vous de grâce et les uns et les autres.

LE BARON.

Oui, sortons. Nos secours, Monsieur, nuiraient aux vôtres.

LA MARQUISE.

Je vous la recommande.

LISETTE.

Elle est en bonnes mains.

CLÉON, à Montval.

Monsieur...

MONTVAL, avec colère.

Votre présence est tout ce que je crains.

Sortez.

Cléon sort avec la Marquise et le Baron.



Scène VIII

MONTVAL, LUCILE, LISETTE

LISETTE.

Votre courroux est plaisant.

MONTVAL.

Il est juste.

LISETTE.

Oui. Voilà pour tuer le corps le plus robuste ;

À Lucile.

Vous avez bien joué l'évanouissement.

LUCILE.

Oui, car je l'ai joué très naturellement ;

Contre de tels revers, on manque de constance.

MONTVAL.

Comme vous, j'ai pensé tomber en défaillance.

LUCILE.

Quel remède employer ? Et que deviendrons-nous ?

MONTVAL.

Je suis de ce malheur plus étourdi que vous.



Scène IX

MONTVAL, LUCILE, LISETTE, CHAMPAGNE

CHAMPAGNE, à *Montval*.

Descendez au plutôt, Monsieur, on vous demande.

MONTVAL.

Eh ! qui donc ?

CHAMPAGNE.

Tout le monde, et la foule est si grande,
Que la cour du Château ne peut la contenir.
Le public n'attend pas. Hâtez-vous de venir.

MONTVAL.

Es-tu fou ? Quel public ?

CHAMPAGNE.

Le public de Champagne.

C'est peu que votre nom vole dans la Campagne,
De Créteil, jusqu'à Troyes, il vient d'être porté ;
On vient vous consulter ici de tout côté.

MONTVAL.

La chose est ridicule.

LISETTE.

Elle est des plus plaisantes.

LE MÉDECIN PAR OCCASION

CHAMPAGNE.

Comment elle est pour vous, Monsieur, des plus brillantes.
À leurs empressements, venez vous présenter.

MONTVAL.

Va leur parler toi-même, et me représenter.

CHAMPAGNE.

Je pourrai faire face aux manants du Village,
Mais les honnêtes gens qui sont du voisinage,
Parmi lesquels on voit Comtesses et Marquis,
Veulent votre présence, ainsi que vos avis :
Si vous ne répondez à leur ardeur extrême,
Ils viendront jusqu'ici vous relancer eux-mêmes.

MONTVAL.

J'enrage.

LUCILE.

Paraissez, vous les charmerez tous.

LISETTE.

Nos Docteurs à la mode en savent moins que vous.

MONTVAL.

Je ne suis Médecin que pour votre famille.

LISETTE.

Votre Art est pour le Père, et vos soins pour la fille.

LUCILE.

Par-là, de mes parents vous aurez mieux le cœur,
Et l'estime publique affermira la leur.

LISETTE.

La fortune vous rit, saisissez-la bien vite,
Profitez de la vogue, elle aide le mérite.

LUCILE.

Oui, tenez le destin, s'il vous trompe, en tout cas ;

LOUIS DE BOISSY

Soyez sûr que mon cœur ne vous trahira pas.

MONTVAL.

Devant Lisette ici, daignez donc me promettre,
D'accomplir, malgré tout, votre songe à la Lettre.

LUCILE.

Je jure d'être à vous, ou de n'être qu'à moi ;
Me punisse le Ciel, si je trahis ma foi.

MONTVAL.

Après un tel serment, ma gloire est infaillible,
Et pour vous mériter tout me sera possible ;
Vous m'en tiendrez compte.

LUCILE.

Oui.

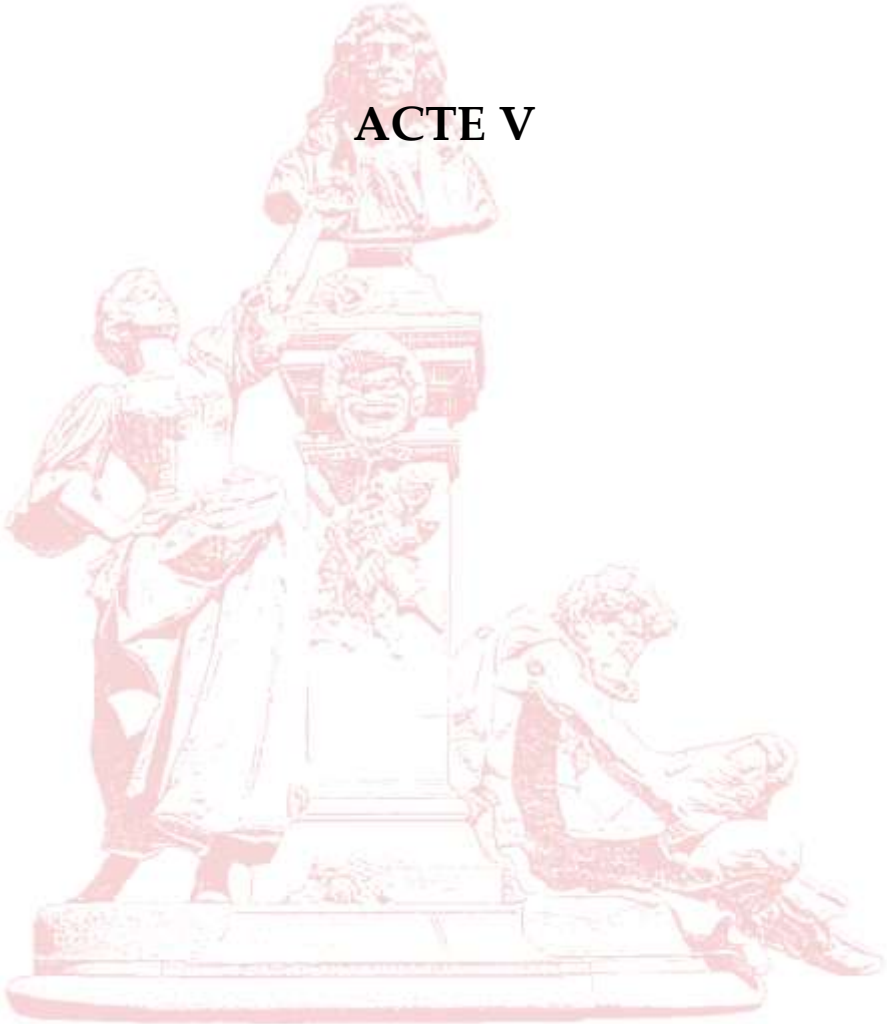
MONTVAL.

Je vole à mon Emploi.

Amour tu m'en paieras, je l'exerce pour toi.



ACTE V





Scène première

CHAMPAGNE, LISETTE

CHAMPAGNE.

Un moment, laisses-moi, laisses que je respire ;
Je suis gonflé d'orgueil, et je crève de rire :
Monsieur Bromps a bien fait des dupes aujourd'hui :
Je l'ai bien secondé, j'ai trompé d'après lui ;
Et de la Faculté, tu vois un nouveau membre.

LISETTE.

Toi, tu n'es tout au plus qu'un Docteur d'antichambre.

CHAMPAGNE.

Là, par bonté pour toi, je veux bien m'arrêter.
Hem, comment va ce pouls ? J'ai droit de le tâter ;
Je suis le Médecin de toutes les soubrettes,
Et singulièrement je m'attache aux Lisettes.

LISETTE.

Va, je me porte bien, et tu n'es qu'un nigaud.

CHAMPAGNE.

Eh ! ce sont là pour moi les malades qu'il faut.
Mais tu me connais trop, sans cela mon audace
T'eût subjuguée ici comme la populace.

LE MÉDECIN PAR OCCASION

LISETTE.

L'opinion peut tout sur l'homme prévenu.

CHAMPAGNE.

Je ne le croirais pas, si je ne l'avais vu ;
Ah ! que la renommée est une belle chose !
Et qu'au Public crédule aisément on impose !
Dès qu'elle est favorable, elle met en crédit,
Et porte l'ignorant comme l'homme d'esprit.
Il faut un nom fameux pour éblouir le monde,
Et c'est sur le bonheur que son éclat se fonde.

LISETTE.

Oui, qui fait tous les jours la réputation,
Et même le talent ? mais c'est l'occasion ;
La faveur d'un instant, ou d'une circonstance
Suffit pour l'établir ou lui donner naissance :
Ton Maître, dans le fond, mieux qu'un autre le peut,
Quand on a de l'esprit, on est tout ce qu'on veut.

CHAMPAGNE.

Ce métier lui déplâit, la foule l'importune ;
Mais s'il le voulait bien, nous y ferions fortune.
En mon particulier, Lisette, à son insu,
J'ai là plus d'un Louis que j'ai déjà reçu.

LISETTE.

Il devait préférer la Médecine aux armes.

CHAMPAGNE.

Qu'oses-tu proposer ?

LISETTE.

À tort tu te gendarmes.

CHAMPAGNE.

Des Guerriers tels que nous devenir Médecins !

LOUIS DE BOISSY

Abuser à la fois et tuer les humains !

LISETTE.

On les tue à la guerre.

CHAMPAGNE.

Oh ! c'est sans perfidie.

En attaquant leurs jours, on expose sa vie.

Si nous les égorgeons, c'est du moins noblement.

LISETTE.

Ils n'en sont pas moins morts, un Médecin souvent

Les guérit par hasard, il en fera de même.

CHAMPAGNE.

Notre délicatesse est là-dessus extrême ;

Son succès cependant à tel point est porté,

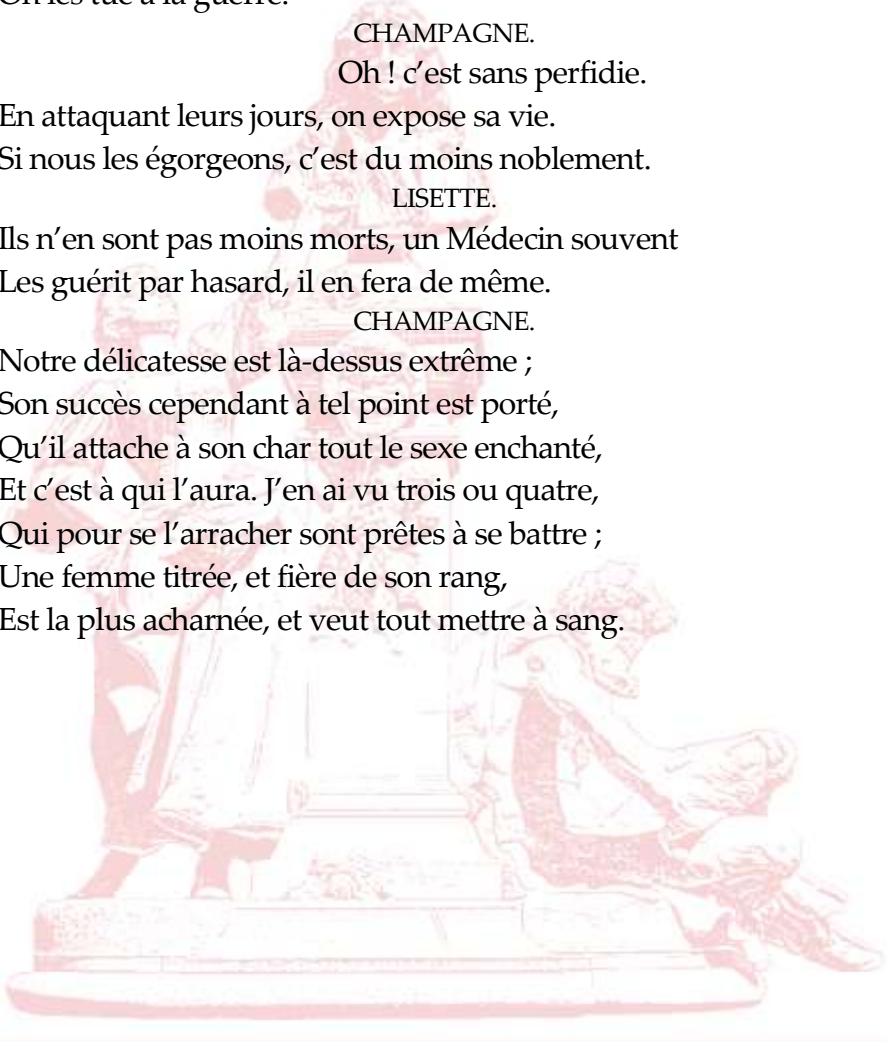
Qu'il attache à son char tout le sexe enchanté,

Et c'est à qui l'aura. J'en ai vu trois ou quatre,

Qui pour se l'arracher sont prêtes à se battre ;

Une femme titrée, et fière de son rang,

Est la plus acharnée, et veut tout mettre à sang.





Scène II

LUCILE, LISETTE, CHAMPAGNE

LUCILE.

Il faut que, pour le coup, Montval m'ait oubliée ;
Il tarde trop longtemps, et j'en suis effrayée.

CHAMPAGNE.

Il est, Mademoiselle, arrêté malgré lui,
Et cent fois plus que vous il en sent de l'ennui.

Il sort.



Scène III

LA MARQUISE, LUCILE, LISETTE

LA MARQUISE, à *Lucile*.

Je te cherche partout, ta santé m'inquiète,
Elle paraît meilleure, et j'en suis satisfaite.

LUCILE.

Elle vous le paraît, mais elle ne l'est point.

LA MARQUISE.

Ton visage me rend tranquille sur ce point.
Un autre soin m'agite. Apprends que la Comtesse
Prétend nous enlever ton Médecin, ma Nièce.

LISETTE.

Ah ! quelle perfidie !

LUCILE.

Il faut l'en empêcher.

LA MARQUISE.

La ligue est générale, on veut nous l'arracher.
Toutes les femmes ont de l'amour pour cet Homme ;
Moi-même, au fond du cœur, je lui donne la pomme ;
Si je faisais un choix, il tomberait sur lui.

LE MÉDECIN PAR OCCASION

LUCILE.

Ah ! vous convenez donc qu'on doit le préférer ?

LA MARQUISE.

Oui.

Sa figure prévient, et son savoir étonne.

C'est, un je ne sais quoi dans toute sa personne ,

Qui donne de la grâce au moindre mot qu'il dit.

Avec moins de mérite on nous tourne l'esprit,

Dès qu'on est à la mode, on devient notre idole.

La plus sage y succombe, ainsi que la plus folle.

L'exemple entraîne tout, il est contagieux,

Et l'éclat de la vogue éblouit tous les yeux.

LUCILE.

Quand on l'aime, on ne fait que lui rendre justice ;

Mais ce n'est pas un droit, pour qu'on nous le ravisse.

La Comtesse le peut consulter en ces lieux.

LA MARQUISE.

La perfide, aujourd'hui, pour se l'attacher mieux,

Veut lui faire épouser une Veuve opulente,

Qui n'est jeune ni vieille, et qu'on dit sa parente.

LUCILE.

Mais rien n'est plus affreux. Que dit-il à cela ?

LA MARQUISE.

Mais il la remercie.

LUCILE.

Il y consentira !

LA MARQUISE.

Je ne sais ; la Comtesse est au fond si pressante,

Que je crains qu'il ne cède à sa poursuite ardente.

LOUIS DE BOISSY

LUCILE.

Ma Tante, agissez donc, pour détourner ce coup.

LA MARQUISE.

Vraiment, si je pouvais...

LUCILE.

Vous y pouvez beaucoup.

LA MARQUISE.

La santé du Logis s'y trouve intéressée,
Et c'est un procédé dont je suis offensée.

LUCILE.

J'en suis outrée ; il est tout des plus violents.
Vient-on dans les Maisons pour enlever les gens,
Dans le temps que leur art nous est si salutaire,
Quand notre vie y tient par un nœud nécessaire ?
Nous retomberons tous dès qu'il sera parti.
C'est un assassinat digne d'être puni.

LISETTE, *à la Marquise.*

Votre Nièce a raison, j'approuve sa colère ;
C'est vous couper la gorge.

LA MARQUISE.

Oui, nous devons tout faire,
Pour fixer près de nous notre aimable Prussien.
Cherchons toutes les trois un prompt et sûr moyen.

LUCILE.

Il vous serait aisé, si vous vouliez, ma Tante,
De le lier ici d'une façon constante.

LA MARQUISE.

Apprends-moi donc comment j'y pourrai réussir ?

LUCILE.

Je crains...

LE MÉDECIN PAR OCCASION

LA MARQUISE.

Tu ne dois pas ni craindre, ni rougir ;
Il me tarde déjà d'exécuter la chose.
Parle donc, qui t'arrête ?

LUCILE.

Excusez-moi, je n'ose.

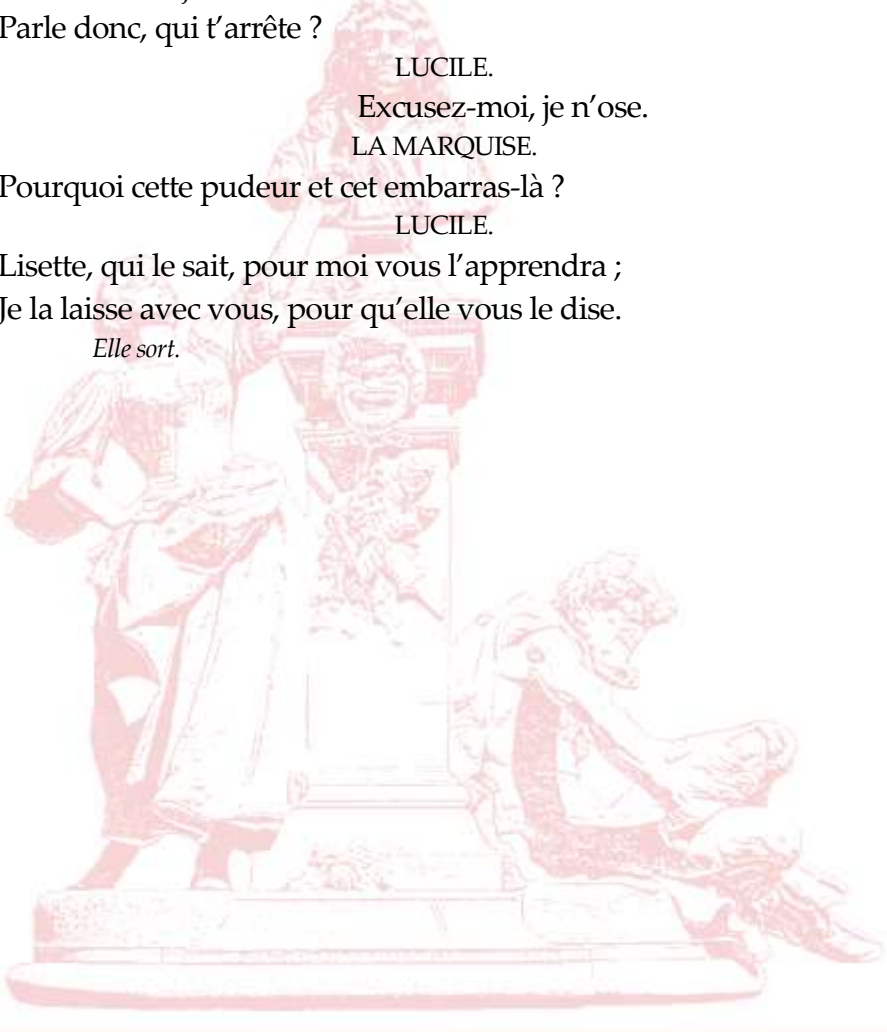
LA MARQUISE.

Pourquoi cette pudeur et cet embarras-là ?

LUCILE.

Lisette, qui le sait, pour moi vous l'apprendra ;
Je la laisse avec vous, pour qu'elle vous le dise.

Elle sort.





Scène IV

LA MARQUISE, LISETTE

LISETTE.

Madame, puisqu'il faut que je vous en instruisse,
Le moyen d'arrêter ce grand Homme chez vous,
Est de vous l'attacher par un nœud des plus doux ;
Et puisqu'on lui propose ailleurs un mariage,
Vous lui pouvez offrir ici même avantage.

LA MARQUISE.

Cet expédient-là n'est pas si mal trouvé.

LISETTE.

Cet Hymen est sortable, il doit être approuvé.
Votre Nièce craignait...

LA MARQUISE.

Elle avait tort, Lisette,

Si je me détermine à ce qu'elle souhaite,
C'est pour ma guérison, moins que pour sa santé.
Il est vrai que j'y vois de la difficulté ;
Mais pour elle il n'est rien que mon cœur n'aplanisse ;
Laissez-moi seule ici, pour que j'y réfléchisse.

LE MÉDECIN PAR OCCASION

Ne dis rien à ma Nièce encor sur ce parti,
J'irai l'en informer quand je l'aurai choisi.

Lisette s'en va.





Scène V

LA MARQUISE

Ce lien, dans l'instant où Lucile est promise,
Où son Hymen s'apprête, où l'heure même est prise,
Pour l'unir à Cléon dans cette même nuit,
Ne peut la regarder. C'est moi, sans contredit,
C'est moi seule qui dois, au défaut de ma Nièce,
Renverser ton projet, orgueilleuse Comtesse.
Et plutôt que ta main nous ôte notre bien,
Je m'unirai pour elle au Médecin Prussien.
Je me sacrifierai pour la santé commune.
Je puis lui présenter ma main et ma fortune,
Dans un jour, où Cléon enrichit tous les miens.
Mon âge et mon esprit sont assortis aux siens ;
Il a près de trente ans, je n'en ai pas quarante ;
La Veuve qu'on propose en doit avoir cinquante ;
Elle est riche, dit-on, mais je le suis assez
Pour un cœur qui n'a pas les vœux intéressés.
Je suis sûre d'ailleurs, qu'il m'estime d'avance,
Et j'ose me flatter d'avoir la préférence.

LE MÉDECIN PAR OCCASION

Voilà mon parti pris ; mais la difficulté
Est d'en faire l'aveu, sans blesser ma fierté.
Je le vois qui paraît, et je sens à sa vue
Une timidité qui m'était inconnue.





Scène VI

MONTVAL, LA MARQUISE

MONTVAL.

Je m'arrache à la fin, à l'importunité.

LA MARQUISE.

Je vous fais compliment, et votre vanité
Doit se trouver, Monsieur, extrêmement contente.

La Comtesse vous offre une riche Parente.

MONTVAL.

L'honneur qu'elle me fait est peu flatteur pour moi.

LA MARQUISE.

Vous déguisez, Monsieur.

MONTVAL.

Je parle en bonne foi.

LA MARQUISE.

Vous partez cependant pour suivre la Comtesse.

MONTVAL.

Moi, m'éloigner de vous ! moi, quitter votre Nièce ?

LA MARQUISE.

On vient de m'assurer que vous l'accompagniez.

LE MÉDECIN PAR OCCASION

MONTVAL.

Je ne pars pas, à moins que vous ne me chassiez.
Où pourrais-je être mieux qu'auprès de vous, Madame ?
Je vous suis attaché jusques au fond de l'âme.
Je voudrais me lier encore de plus près.
Je voudrais en ce lieu me fixer pour jamais ;
Passer tous mes instants en votre compagnie,
Et conserver vos jours aux dépens de ma vie.

LA MARQUISE.

Quoi ! notre Médecin veut s'allier à nous ?

MONTVAL.

Oui, ma santé soupire après un nœud si doux.
Le Médecin se meurt, si son mal ne vous touche,
Et son bonheur dépend d'un mot de votre bouche.
Voyez à vos genoux tomber la Faculté.

LA MARQUISE.

Arrêtez, cet état blesse sa gravité.

MONTVAL.

Je ne puis prendre un air trop soumis et trop tendre,
J'ai besoin d'indulgence, et je vais vous surprendre.
Apprenez mon amour et mes vrais sentiments.

LA MARQUISE.

Épargnez-vous ce soin, Monsieur, je les entends,
Je vous dirai bien plus. Je n'y suis pas contraire ;
Mais la décence veut, que j'en parle à mon Frère.
Adieu, vous n'aurez pas à languir bien du temps,
Nous allons de concert rendre vos vœux contents.

Elle sort.



Scène VII

MONTVAL

Quel discours enchanteur ! faut-t-il que je le croie ?
Je demeure interdit de plaisir et de joie !
Lucile, vos parents vont combler mon bonheur,
Et de tous vos appas je serai possesseur ;
Mon cœur rend, pour le coup, grâce à la Médecine,
Je vous dois à son art, je la tiens pour divine.



Scène VIII

MONTVAL, CHAMPAGNE

CHAMPAGNE.

Je n'en puis plus, Monsieur, je rentre épouvanté.
Notre vie en ce lieu n'est pas en sûreté.

MONTVAL.

Pourquoi ?

CHAMPAGNE.

Fuyons, Monsieur.

MONTVAL.

— Quelle est cette folie ?

CHAMPAGNE.

On vous soupçonne ici de guérir par magie.

MONTVAL.

Quel conte !

CHAMPAGNE.

C'est un fait que j'ai trop entendu,
Ce bruit dans tout le Bourg vient d'être répandu.
Voilà le sort qui suit la grande réussite,
On admire d'abord, on se déchaîne ensuite.

LOUIS DE BOISSY

MONTVAL.

Oh ! le plaisant péril pour en être effrayé !

CHAMPAGNE.

Je craindrais moins pour vous, mais je suis de moitié.

Comme à vingt pas d'ici je sifflais dans la rue ;

Un manant dit tout bas, fixant sur moi sa vue,

Il appelle le diable, il faudrait le noyer :

Ou plutôt le rôtir, dit l'autre, il est Sorcier.

Je m'éloigne à ces mots, leur troupe m'accompagne,

Ils allaient me saisir, c'était fait de Champagne,

Si la Comtesse alors qui parut à propos,

N'eût, avec tous ses gens, écarté ces marauds.

J'ai loué mille fois son heureuse rencontre,

Les femmes sont pour nous, si les hommes sont contre.

MONTVAL.

Finis ce vain propos, vas, je n'ai pas le temps

De perdre à t'écouter de précieux instants,

Je les dois aux transports que mon bonheur m'inspire,

J'obtiens enfin Lucile, et je cours l'en instruire.

CHAMPAGNE.

Comment ! on vous l'accorde ?

MONTVAL.

Oui, je vais l'épouser.

CHAMPAGNE.

Le sort vient jusque-là de vous favoriser !

MONTVAL.

Oui, juges de ma joie !

CHAMPAGNE.

Ah ! mon cœur la partage.

Son Père vient. Son air est d'un heureux présage.



Scène IX

LE BARON, MONTVAL, CHAMPAGNE

LE BARON.

Je viens tout transporté. Ce que m'a dit ma Sœur,
Est-il bien vrai ? parlez, mon cher Libérateur ?
Vous allez être à nous tout entier sans partage,
Je bénis le lien d'un si beau mariage.

MONTVAL.

Je dois remercier plutôt votre bonté.

LE BARON.

Nous ne vous perdons pas, et j'en suis enchanté.
Me voilà pour jamais revenu de ma crainte,
D'une vive douleur, j'en avais l'âme atteinte,
Le Ciel vient pour nos jours de vous bien conseiller ;
Vous serez à portée en tout temps d'y veiller.

MONTVAL.

J'en ferai ma première et ma plus chère étude,
J'écarterai de vous la moindre inquiétude.

LE BARON.

Poète et Médecin, que de ressource en vous !

LOUIS DE BOISSY

Pouvons-nous faire un choix plus commode et plus doux ?
Vous rimerez pour moi pendant la matinée,
Et ma Fille pourra vous voir l'après-dînée.
Le soir vous donnerez tous vos soins à ma Sœur,
Pour toute ma maison quel plaisir ! quel bonheur !
Un nœud si fortuné ne peut trop tôt se faire ;
Et je brûle déjà de vous voir mon beau-frère.

MONTVAL, *à part.*

Qu'entends-je ! juste Ciel !





Scène X

LE BARON, MONTVAL, CHAMPAGNE,
CLÉON

LE BARON.

Cher Cléon, savez-vous
La nouvelle faveur qui se répand sur nous ?
Monsieur s'allie à moi.

CLÉON.

Votre Sœur que je quitte,
Vient de m'en informer, et je vous félicite.
On nous attend tous trois. Le Notaire est là-bas.

LE BARON.

Allons vite. Au lieu d'un, il fera deux Contrats.

Il sort.



Scène XI

CLÉON, MONTVAL

MONTVAL, *à part.*

Ne ménageons plus rien dans cet instant funeste,
Et risquons tout pour rompre un nœud que je déteste.

Retenant Cléon qui s'en va.

Arrêtez. Votre état, Monsieur, me fait frémir.
Malgré vous-même enfin je veux vous secourir,
Je puis vous guérir seul du mal qui vous possède.

CLÉON.

L'amour m'en guérira, sans employer votre aide.

MONTVAL.

Gardez-vous de former un lien si fatal ;
Le remède cent fois est pire que le mal.

CLÉON.

C'est l'Amour qui l'ordonne, il sera salutaire.

MONTVAL.

Monsieur, encore un coup l'amour vous est contraire.

CLÉON.

Mais, si l'on vous en croit, l'amour n'est jamais bon.

LE MÉDECIN PAR OCCASION

MONTVAL.

Je ne dis pas cela, c'est selon la saison.
Dans la jeunesse, il est, s'il faut ne vous rien taire,
Il est bon, excellent, qui plus est, nécessaire.
De vingt ans jusqu'à trente, il est un agrément,
El même une vertu, quand il est sentiment ;
Mais il ne convient pas que je vous dissimule
Qu'à soixante...

CLÉON.

J'entends, il est un ridicule.

MONTVAL.

Il deviendra funeste à vous non-seulement,
Mais à Lucile encore, ainsi qu'à son amant.

CLÉON.

Son amant !

MONTVAL.

Oui, Monsieur, l'amant le plus fidèle.

CLÉON.

Le connaissez-vous ?

MONTVAL.

Fort.

CLÉON.

Lucile l'aime-t-elle ?

MONTVAL.

Puisqu'il faut vous l'apprendre, éperdument, Monsieur.

CLÉON.

Chaque mot est un trait qui me perce le cœur.

MONTVAL.

Pardon, pour le guérir, il faut que je le blesse.

CLÉON.

Votre secours, Monsieur, est d'une étrange espèce,

Et jamais...

MONTVAL.

Le remède est violent, d'accord.

Mais naturellement vous avez l'esprit fort.

Je risque sur un cœur aussi grand que le vôtre,

Ce que je n'oserais essayer sur un autre.

Sa générosité, du succès, me répond.

Consultez-la, Monsieur, l'effet en sera prompt.

Courage, ce soupir m'est d'un flatteur augure.

CLÉON.

La vertu de Lucile après tout me rassure.

Elle oubliera l'Amant.

MONTVAL.

Non, ne l'espérez pas.

Son absence a pensé lui coûter le Trépas.

CLÉON.

Que dois-je faire ? ô ciel !

MONTVAL.

Suivre mon ordonnance ;

Prenez, Monsieur, prenez pour guide la prudence,

Signalez vos vertus par un effort nouveau ;

Étouffez sagement l'amour dans son berceau,

Et de deux vrais amants protégez la constance.

Je vous réponds, Monsieur, de leur reconnaissance ;

Vous goûterez le bien de faire des heureux

En est-il un plus grand pour un cœur généreux ?

Le bonheur qui suivra cette gloire infinie,

Va de dix ans au moins vous prolonger la vie.

CLÉON.

Je rougis...

LE MÉDECIN PAR OCCASION

MONTVAL.

Bon, tant mieux. Qui commence à rougir
Tout haut de sa faiblesse est bien près d'en guérir.

CLÉON.

Je surmonte la mienne, et je sens qu'à mon âge.
L'Amour est un écueil, et l'Hymen un naufrage.
Instruisez-en Lucile, et son amant aussi.

MONTVAL.

Il l'est déjà, Monsieur, vous le voyez ici.

CLÉON.

Comment ! Serait-ce vous ?

MONTVAL.

Oui, mon âme ravie

Ne doit plus vous cacher mon état, ma patrie.
Je suis Français, Monsieur, la guerre est mon métier,
Et j'ai, depuis quatre ans, l'honneur d'être Officier.
Montval est mon vrai nom. Tout le reste est l'ouvrage
D'un amour qui n'a pas la richesse en partage.



Scène XII

LE BARON, CLÉON, MONTVAL,
LA MARQUISE, LUCILE

CLÉON, *au Baron, à la Marquise et à Lucile.*

Approchez tous les trois, venez, soyez témoins
Du prodige nouveau qu'ont opéré ses soins,
Lucile n'a plus rien à craindre de ma flamme,
D'un amour ridicule, il a purgé mon âme,
Nous voilà tous guéris par son Art souverain,
N'en soyez plus surpris, il n'est plus Médecin.

LE BARON.

Ma fille nous l'a dit, ma sœur est détrompée,
Et je suis enchanté qu'il soit homme d'épée.
Il est toujours Poète, et c'est ce que je veux.

CLÉON.

Ils s'aiment ; permettez que je les rende heureux,
Ils auront tous mes biens.

LUCILE.

Quel bonheur !

MONTVAL.

Quelle gloire !

LE MÉDECIN PAR OCCASION

LE BARON.

Ô générosité, qu'on aura peine à croire !

LA MARQUISE.

J'ai fait une méprise, et viens de m'égarer.

C'est peu de l'avouer, je veux la réparer.

À Cléon.

Votre exemple, Monsieur, est des plus héroïques.

Je le suis, ils seront mes héritiers uniques.

LE BARON, *à Cléon.*

Nous devons...

CLÉON.

Vous devez me faire compliment,

D'allier aujourd'hui ce qu'on joint rarement,

Et qu'on devrait toujours joindre par préférence.

J'unis le vrai mérite à la rare constance,

La gloire à la beauté, l'esprit aux sentiments,

Les grâces au savoir, les vertus aux talents,

Puis-je de mes trésors faire un meilleur usage !

À Montval et à Lucile qu'il unit ensemble.

Mes enfants formez vite un si bel assemblage.

Soyez riches tous deux par mes justes bienfaits.

Ce don vous manquait seul, et vous voilà parfaits.